



# Bulletin trimestriel de l'Association Racines et Patrimoine



<https://www.rp59.fr>



[rp59@orange.fr](mailto:rp59@orange.fr)



Racines et Patrimoine  
en Avesnois



Racines et Patrimoine  
Rousies

## DANS CE NUMÉRO :

|                                                                     |    |
|---------------------------------------------------------------------|----|
| Sommaire                                                            | 1  |
| Souvenir du 16 mai 1940 : j'ai vu brûler Maubeuge !                 | 2  |
| Les grandes manœuvres dans le Nord en 1890                          | 6  |
| Wignehies, le saviez-vous ?                                         | 9  |
| Discorde entre les sociétés de musique de Rousies en 1890.          | 12 |
| Le pont Michau à Louvroil                                           | 13 |
| 21 <sup>e</sup> exposition de l'Ascension à Rousies, le 14 mai 2026 | 14 |
| L'affiche de l'exposition                                           | 16 |
| Les permanences de l'association                                    | 17 |
| Faits divers et accidents en 1892                                   | 18 |
| Registres matricules de l'ancien régime                             | 26 |

## EDITO

Nous avons le plaisir de vous présenter le dernier numéro de notre bulletin, une édition riche en témoignages poignants et en découvertes historiques sur notre région. À travers ces pages, nos contributeurs vous font voyager dans le temps, de l'Ancien Régime aux événements marquants du XX<sup>e</sup> siècle. Découvrez les faits divers de l'année 1892 (p. 18 et suivantes), ainsi qu'un guide précieux sur les registres matricules de l'Ancien Régime et de la période révolutionnaire (p. 26).

### Venez nous rencontrer !

Vous souhaitez débiter votre arbre généalogique, effectuer des

recherches sur l'histoire de Rousies et de ses environs, ou simplement consulter notre vaste bibliothèque papier et numérique ?

vous ouvre ses portes au **local associatif (25 rue de Maubeuge, 59131 Rousies)** lors de ses permanences régulières :

- **Tous les mercredis** de 16h00 à 18h00.

- **Le premier samedi de chaque mois** de 14h00 à 16h00.

Pour plus d'informations et consulter le calendrier complet, rendez-vous sur notre site : **[www.rp59.fr](http://www.rp59.fr)**



## SOUVENIRS DU 16 MAI 1940

### J'ai vu bruler Maubeuge !

Récit de Gilbert PIERRE dans « *La Frontière* » du 5 avril 1947

Mobilisé dès le 24 Août au 87<sup>e</sup> RIF., je fus affecté à la Section de Commandement du 1<sup>e</sup> Bataillon à Feignies, et on nous installa un bureau à la Ruelle des Sabotiers, chez l'excellente Madame Durieux qui fut, pendant les neufs mois d'attente, une seconde maman pour le petit groupe de soldats qui logeaient chez elle et chez M. Strady.

Lorsqu'arriva le jour H choisi par Hitler, j'étais revenu en permission depuis la veille, et c'est ainsi que j'assistai aux premiers bombardements de Maubeuge et à l'impressionnante montée des troupes françaises en Belgique. Durant deux jours complets, ce ne fut qu'un défilé sur la route d'Avesnes. Que de matériel, semblait-il !

16 Mai... Depuis la veille, j'ai regagné mon cantonnement — après ces quelques jours de permission mouvementée — à la ruelle Cypréaux à Feignies. J'y retrouve la bonne « man Phine » et tous mes amis de la section du lieutenant Treutenaere.

Voilà 24 heures déjà que la rue principale est encombrée de réfugiés belges dont les récits sont empreints de frayeur. Jeunes et vieux se hâtent autant qu'il est possible d'avancer dans une pareille cohue. Quelques unités disséminées conduites par des officiers repassent également — les figures des soldats sont tirées par la fatigue ; parmi eux, beaucoup d'indigènes aux faces hirsutes, dont les yeux reflètent encore l'épouvante des bombardements en piqué qu'ils ont subis et qui les ont bouleversés. Leur haine de l'Allemand et des espions — car on en voit partout en ces moments critiques — est virulente, à tel point que ce jour-là, je dus sortir mon pistolet pour faire entendre raison à un grand diable de marocain qui voulait à toutes fins voir un espion en la personne d'un pauvre infirme du voisinage, cordonnier de son état, et qui allait, je crois passer un mauvais quart d'heure...

Toute la journée, nous avons vu, de Feignies, les vagues d'avions tournoyer au-dessus de Maubeuge. Un vaste nuage de fumée noire plane au-dessus de la ville auquel se mêlent par moments, des tourbillons de flammes... Dans le courant de l'après-midi, la nouvelle parvient de l'évacuation de Maubeuge. Malgré l'évidence, on ne veut pas y croire. L'angoisse nous étreint en pensant à nos familles...

Dans la journée, bombardement des Aciéries de Feignies. Beaucoup de bruit pour peu de dégâts. Camouflé dans une haie de la ferme Marchand où j'ai été porté un pli au P C., j'ai souvenir des sifflements stridents des bombes et d'un véritable geyser de décombres et de matériaux qui retombent en pluie du côté de la gare, après le passage des bombardiers.

#### **Une nuit inoubliable**

La nuit venue, avec des camarades des bureaux du Bataillon, je monte la garde avec le Lieutenant Leclerc à l'entrée du petit chemin des Sabotiers dans une tranchée ouverte à la hâte, car on craint des parachutistes. A droite, les rougeoyantes lueurs de l'incendie de Maubeuge qui fait rage. Devant nous, le feu d'artifice des départs et des arrivées d'obus sur le Fort Le-veau.

Vers 11 heures du soir, la faction est terminée. Mon excellent confrère et ami, Jean Henry, sergent à la Section de Transmissions, m'invite à l'accompagner pour aller voir ce qui se passe à Maubeuge, où il habite, Place Mabuse. Enfreignant quelque peu la consigne, nous filons à vélo par les sentiers de Buffalo, évitant la grand-route et arrivons à Douzies, où les troupes et réfugiés continuent à refluer en colonnes serrées.

Par la rue de la Liberté, où plusieurs maisons sont sinistrées dont celle de notre camarade le sergent Laurette, boucher nous aboutissons au Pont-Rouge. Un régiment d'artillerie, avec ses canons à traction hippomobile descend vers la Gare. Au-dessus des remparts vers la Porte de France, un gigantesque brasier

s'élève, celui du Garage Saint-Eloi de M. René Debuck. Les étincelles projetées à plusieurs centaines de mètres dans le ciel par l'incendie des huiles, essences, pneumatiques, retombent sur les pavés, du carrefour du Pont-Rouge.

Nous dévalons à vélo vers la rue de l'Hospice, ravagée par le feu. L'ancienne caserne de gendarmerie touchée par des bombes incendiaires en même temps que l'hôpital s'écroule déjà. Il nous faut descendre de machine, car les décombres jonchent déjà la rue, et nous rasons le côté de la menuiserie Pierchon et Pequériaux. Heureuse précaution, car à ce moment un pan de mur s'écroule et quelques secondes de plus nous étions atteints par les débris fumants !

Un peu plus loin, face à la Petite Grimpette, tout le côté gauche est aussi en incandescence. Des poutres enflammées tombent en faisant jaillir des gerbes d'étincelles... et toujours ce crépitement satanique du feu qui dévore... qui dévore...

Sur la place Mabuse, à hauteur de la Société Générale qui prend feu, une moto-pompe est là restée, avec son gros tuyau... La teinturerie Prissetto est déjà consumée aux trois-quarts. Mon ami Jean veut entrer chez lui, au premier étage de « La Taverne » dont le grenier flambe, mais en ouvrant la porte de l'escalier conduisant à son appartement un appel d'air se produit et le feu qui s'était déjà déclaré à l'étage envahit la cage d'escalier, impossible de monter... Impossible de rien sauver de chers souvenirs de famille. Et comme je comprends l'angoisse qui étreint en ce moment le cœur de mon camarade. Qu'est devenue sa maisonnée ? Nous restons-là quelques temps sans dire une parole, anéantis .. Puis, j'entraîne mon vieux copain qui se retourne plus d'une fois, emportant un dernier souvenir de ce qui fut son foyer familial.

Nous continuons notre chemin. Les Magasins Réunis sont déjà entièrement détruits, mais le Palais du Vêtement dresse sa silhouette intacte. De l'autre côté du Pont, des flammes sortent de toutes les fenêtres de la nouvelle pâtisserie Lecluyse et nous ne nous hasardons pas plus loin, l'entrée de la rue de France étant inabordable. Partout du feu. Partout des flammes passant par les fenêtres, les portes,

les toits crevés, partout des poutres rougies, des crépitements et dans cette vision du Dante, à part nous, personne !

Nous remontons et jetons un coup d'oeil, rue de la Croix. Même tableau ! Nous passons sur la Place Verte. La maison du brasseur M. René Autier commence à brûler. Nous nous dirigeons rue Saint-Jacques. Là aussi, il y a du dégât. Bon nombre d'immeubles sont en feu, le Théâtre brûle aussi, et ce n'est pas sans un pincement de cœur que je ne pense aux belles heures que j'y ai passées durant mes saisons à l'orchestre...

### **Minuit ! Place d'Armes**

Nous sommes revenus place d'Armes. Ma montre bracelet marque minuit juste. C'est sinistre. Seul, le crépitement du brasier immense se fait entendre. Un décor tragique s'offre à nous. Placés au centre de la ville, nous nous rendons compte de l'ampleur du désastre. La rue de Mons, l'église sont encore intacts. Mais tout le bas de la ville flambe, telle une gigantesque torche, et forme une saisissante toile de fond.

La ville semble morte ! Toujours personne ! Si, tout de même, nous entendons des éclats de voix. Un groupe de quelques soldats descend vers les bureaux de la place. encadrant un allemand, un aviateur dont l'appareil a été abattu. Le pilote a été capturé et on vient lui montrer le « beau travail » des stukas : rien que des immeubles, des quartiers de maisons. Singuliers objectifs militaires. — Regarde ton oeuvre, salaud ! lui répète comme un leit-motiv un de ses

### **Dans les abris**

Le feu s'arrête — pour combien de temps ? — au bâtiment des Coopérateurs, sur le Marché au Fil, illuminant le square de la Mairie. Voulant avoir des nouvelles de sa famille, mon ami m'enlène à l'abri de la rue Coutelle où nous découvrons tout de même un peu de vie dans cette ville déserte.

Le Commissaire de Police, M. Garot et quelques agents y étaient encore. Le Commissaire nous déclare que les autorités civiles étant parties, la population qui se trouvait dans l'abri devrait vraisemblablement évacuer le lendemain, le ravitaillement devenant impossible à assurer...

Nous regagnâmes ensuite Feignies sans échanger une parole, le cœur serré, anxieux sur le sort de nos familles, et l'esprit plein des visions d'enfer dont nous avons été témoins... Tandis qu'à minuit et demi, une nouvelle vague de bombardiers survolait la Cité.

En dépit de l'intense bombardement du 16 mai, qui fut décidé — dira plus tard un « Hauptmann » en représailles de la résistance des chars français dans la ville, — Maubeuge comptait encore bon nombre d'habitations intactes. Tout le quartier haut, la rue de l'Esplanade, la rue de la République, la rue de la Mairie avaient, dans l'ensemble, été épargnées par les bombes et les habitations s'y dressaient telles que nous les connaissions à cette époque.

Et tout ces quartiers intacts de Maubeuge furent incendiés à la main, à la grenade, au canon, avec des pastilles incendiaires peu après que les Allemands se furent installés dans la ville conquise où ils pénétrèrent le 18 mai.

On a pu se demander à quels mobiles avaient obéi les Allemands lorsqu'ils mirent le feu aux immeubles que n'avaient pas atteints les bombardiers. Est-ce à cause de la résistance des forts environnants ou bien voulurent-ils marquer d'une façon toute spéciale leur passage dans la première ville française où ils pénétraient en vainqueurs ? Un mot renferme tout : c'était la guerre, inhumaine et sans merci, où tout est permis à ceux à qui sourit le sort des armes. Mais il serait vain d'épiloguer sur cet aspect d'un fléau que les hommes de bonne volonté doivent se donner pour tâche d'écarter à jamais.

Quelques Maubeugeois ont été les témoins impuissants de cette quatorzième destruction de leur chère cité au cours des siècles, soit qu'ils n'avaient pu quitter la ville, comme le vieux ménage Daverdon, soit qu'ils n'avaient pas voulu partir, comme Mme Louvion, soit qu'ils avaient jugé inutile de poursuivre une évacuation désastreuse — comme M. Maurel — et étaient rentrés à Maubeuge au lendemain de l'exode du 16 mai. Et ces braves Maubeugeois m'ont raconté comment les Allemands avaient incendié Maubeuge.

Ce qui se passa rue de la Mairie...GRAS

M. Maurel, père, bijoutier, installé avant guerre à la rue de la Mairie, après avoir eu conscience de l'inutilité d'une évacuation tardive, ne jugea pas utile de dépasser Landre-

cies. Il revint chez lui le jour même, sans être inquiété. Il retrouva sa maison intacte et non pillée. Durant les derniers bombardements, ils s'installa à sa cave avec un réfugié belge et, de son soupirail, fut témoin de la dernière résistance des chars français et de l'arrivée du premier blindé allemand dont, au parler guttural de son équipage, il fallut bien convenir de la nationalité. Les Allemands étaient de nouveau maîtres de la vieille place forte.

Le dimanche matin, durant une accalmie, une douzaine de soudards firent irruption dans le magasin du commerçant et commencèrent bien entendu à se saisir de ce qui leur convenait, jetant par terre ce qui ne leur plaisait pas. Un soldat maintint sa baïonnette sur la poitrine de M. Maurel, tandis que les autres visitaient la maison. Puis s'en allèrent — après avoir ouvert les fenêtres toutes grandes — continuer ailleurs leur œuvre de pillage... et de destruction. Dès leur départ, M. Maurel grimpa aux étages refermer les fenêtres et n'aperçut rien d'anormal. Il redescendit, à moitié rassuré de cette chaude alerte. Mais peu après, des crépitements insolites attirèrent son attention. Remontant vivement les escaliers, il arriva au grenier où il s'aperçut avec effroi que deux foyers d'incendie s'élevaient avec une rapidité inouïe... Les Allemands avaient jeté là des engins incendiaires à retardement et d'une grande puissance de destruction. Il n'y avait rien à faire malheureusement et, la mort dans l'âme, rassemblant vivement ce qui pouvait être emporté, M. Maurel dut quitter sa maison. Ceci se passait le 19 mai, à 10 heures. Le feu se propagea avec une vitesse foudroyante à toutes les maisons de la rue de la Mairie où il n'est pas interdit de penser que les mêmes soldats avaient déposé leurs pastilles incendiaires...

### **...et rue de Mons**

Au 38 de la rue de Mons, au-dessus du magasin de Mlle Ternois, près de la Pharmacie Lecouvey, habitait un vieux couple maubeugeois, aujourd'hui disparu : M. et Mme Daverdon. Le mari était paralysé et dans l'impossibilité de suivre la cadence de l'évacuation ; le vieux ménage quelque peu oublié... fut laissé à son triste sort. Les deux vieux restèrent donc à Maubeuge, dans leur coquet appartement et vécurent les heures angoissantes et terribles des bombardements du jeudi, s'attendant à chaque instant à être ensevelis,

ressentant douloureusement les épouvantables secousses du déluge qui s'abattait sur la ville.

Le jeudi soir, profitant d'une accalmie, Mme Daverdon s'en fut aux renseignements à la Mairie, en longeant les murs, dans l'espoir d'y trouver quelqu'un, un secours moral et matériel pour l'évacuation. « Nous n'avons pas d'ordre... lui fut-il répondu, et ceux qui s'en vont le font à leurs risques et périls ». Encore fallait-il pouvoir partir !

Elle revint chez elle, ne rencontrant âme qui vive dans les rues désertes, épouvantée de voir les destructions du quartier bas dont les rougeoyantes lueurs de l'incendie se reflétaient partout. On devine quelles angoisses durent être celles de ces deux pauvres vieux, tout seuls dans un immeuble de la rue de Mons. Les journées de vendredi et de samedi furent relativement calmes, et seules quelques mitrillades se firent entendre par intervalle.

Dans la nuit du dimanche, vers 2 heures du matin, M<sup>me</sup> Daverdon fut éveillée en sursaut par des crépitements et aussitôt, elle aperçut une vive lueur en face de chez elle. Ouvrant vivement ses fenêtres, elle s'aperçut que des flammes sortaient du toit de la maison de M<sup>lle</sup> Maillard, sa voisine. Elle descendit en toute hâte voir ce qui se passait. Des Allemands circulaient dans la rue. Elle fit comprendre l'horreur de sa situation et des civils furent réquisitionnés à l'abri n° 1 de la rue de Fleurus qui montèrent jusque chez elle et descendirent péniblement son mari paralysé. Peu après, le feu mis à la main par les teutons consumait la rue tout entière.

M. (Charles) Daverdon succomba quelques mois plus tard (le 4 octobre) à ces émotions tragiques et sa vaillante épouse — dont je me souviens le fin visage et l'étonnante lucidité d'esprit en dépit de ses quatre-vingt-un ans, termina paisiblement ses jours à l'Hospice de Maubeuge, où elle est décédée l'an dernier (Marie Loos est décédée le 25 avril 1946, âgée de 81 ans).

### ***Ce qui se passa rue de l'Esplanade***

M<sup>me</sup> Louvion, bien connue à Maubeuge où elle fut employée si longtemps au Bureau de l'État Civil, nous donna encore un témoignage acca-

blant de la responsabilité des Allemands dans la destruction systématique de la ville. En dépit des plus violents bombardements, Mme Louvion resta chez elle, dans sa petite et propre maison de la rue de l'Esplanade, confiante en la divine miséricorde, alors même que les forts de Boussois et de la Salmagne tiraient toujours.

Un matin, elle vit un char allemand — capot grand ouvert — monter la rue de l'Esplanade et parcourir ensuite les rues où se dressaient des immeubles encore intacts. Et la tourelle virait à droite, à gauche, tirant des obus incendiaires à bout portant. Par quel miracle sa propre maison fut-elle épargnée ? Seule, la porte d'entrée fut légèrement abîmée.

Sans doute la compagnie blindée allemande qui se trouvait à la Caserne Joyeuse dut recevoir l'ordre de poursuivre sa marche en avant. Elle partit précipitamment, ce qui sauva ainsi de la destruction complète les immeubles que l'on voit encore debout rue de l'Esplanade. L'unité qui lui succéda jugea peut-être qu'il y avait assez de dégâts et ne poursuivit pas cette œuvre de destruction.



## LES GRANDES MANŒUVRES DANS LE NORD 1890

Paru dans « *Le Progrès de la Somme* » du 17 sept. 1890, article de Raymond Guilbert.

Walincourt (Nord), 15 septembre 1890. Mon cher Rédacteur en chef, C'est aujourd'hui repos pour la troupe, mais pas pour nous. Seulement, au lieu de nous lever à 4h30, la diane n'a sonné pour nous ce matin qu'à 6 heures 30, et à 7 heures tapant, hue cocotte ! et bon trot pour visiter les cantonnements !

Vous ai-je dit que le quartier général du 1<sup>er</sup> corps d'armée était à Fresnoy le-Grand et celui du 2<sup>e</sup> corps à Saint-Quentin ?

Demain, 16, le quartier général du 1<sup>er</sup> corps sera à Marez et celui du 2<sup>e</sup> à Gouy.

Je vous ai appris hier que le combat livré entre Bernoville et Moutigny-Carotte n'avait été qu'un combat d'artillerie. Je dois rectifier aujourd'hui : j'étais en effet si près de la batterie du 15<sup>e</sup> d'artillerie adossée au bois de Bernoville, que ni moi ni aucun de ceux qui composaient l'immense foule des spectateurs n'avons entendu les feux de la terrible mousqueterie engagée entre les troupes adverses.

La 72<sup>e</sup> de ligne, qui était en avant sur les crêtes de Montigny Carotte, repoussa vigoureusement l'ennemi, et son mouvement en avant fut exécuté avec tant de furia et d'à-propos que, ce matin, le général de Cools, dans son ordre du jour, a vivement félicité ce brave régiment et a dit qu'il comptait qu'il se conduirait toujours de même dans les manœuvres ultérieures.

Aussi le 72<sup>e</sup> de ligne a-t-il été choisi pour marcher à l'extrême avant-garde, mais où ? mais quand ? C'est ce que personne ne sait, pas même les liciers, car les ordres de départ et de marche n'arrivent que dans la nuit même où doivent commencer les mouvements.

Le général de Cools, du reste, me paraît être un fin manouvrier, tout plein de cachotteries qui doivent faire ouvrir l'œil à son adversaire, le général Loizillon.

Ce chef de corps n'a, certes, pas trop de toute son habileté pour, non pas déjouer, mais tout simplement deviner par à peu près les surprises que lui ménage constamment le commandant du 2<sup>e</sup> corps.

La lutte est belle et savante de part et d'autre, et c'est avec la plus extrême prudence que le moindre mouvement est exécuté.

Mais revenons à notre visite aux cantonne-

ments.

J'ai eu la preuve convaincante, dans mon excursion d'aujourd'hui, de ce que j'ai toujours avancé : à savoir que les cantonnements ne peuvent être connus à l'avance, qu'ils ne sont ni fixes, ni stables ; que tel régiment, désigné pour occuper tel village, peut recevoir un contre-ordre qui l'envoie bien loin du gîte où il croyait coucher. C'est ce qui est arrivé au 67<sup>e</sup>, au 8<sup>e</sup> chasseurs, au 72<sup>e</sup>, au 128<sup>e</sup>, etc., etc.... Ayant quitté Walincourt ce matin, à 7 heures, nous rencontrons à 8 heures 10, à moitié route de Serain l'avant-garde du 1<sup>er</sup> régiment de ligne dont un bataillon, celui qui était logé à Bohain, a été dirigé sur Cambrai, ainsi que je vous l'ai télégraphié à Villers-Outréaux, pour former l'escorte d'honneur du ministre de la guerre.

Nous rencontrons de même, un peu plus loin, la section du 3<sup>e</sup> régiment de génie qui part pour les travaux à exécuter dans la plaine de Niergnies, où doit être passée la revue du 18. A Serain, nous trouvons cantonnés le 15<sup>e</sup> d'artillerie et le 19<sup>e</sup> chasseurs à cheval. Nous y rencontrons aussi le général Loizillon en tournée dans ses cantonnements.

En arrivant à Montbrehain, vers 9 heures, nous visitons les cantonnements du 43<sup>e</sup> et du 127<sup>e</sup> de ligne, qui constituent la première brigade d'infanterie. Montbrehain est un grand et beau village de plus de 1 600 habitants. Il n'est pas rare, d'ailleurs, dans cette contrée, de trouver des villages de 8, 4 et même 5,000 habitants. Quelques-uns sont éclairés au gaz, Marez entre autres.

Comme je passais à Marez, hier, je fis la remarque que tous les réverbères, sans exception, avaient leurs vitres cassées.

— Ah ça ! mais, quand il vente un peu fort ils doivent s'éteindre de suite, ces réverbères la ? fis-je à mon pilote.

— On ne les allume jamais. — Bah ? — C'est comme je vous le dis : les amoureux, furieux de ne plus pouvoir se perdre dans les ténèbres, ont cassé tous les verres. On les a remplacés ; le lendemain ils étaient de nouveau brisés, si bien que, de guerre lasse, on a renoncé à allumer le gaz.

Continuons notre route. A Ramicourt nous trouvons un bataillon du 120<sup>e</sup> de ligne ; à Walicourt, un bataillon du 128<sup>e</sup> et à Joucourt le restant de ce dernier régiment.

Ce régiment avait reçu une autre destination,

mais à la dernière heure, hier soir, un ordre lui prescrivit de remplacer le 51<sup>e</sup> dans ses cantonnements ; de sorte que ce pauvre 51<sup>e</sup> est logé dans un gîte qu'il ne nous a pas été possible de découvrir, bien que nous l'ayons demandé à tous les échos, c'est-à-dire à des officiers et à des cyclistes ; les derniers toujours bien informés cependant, à raison des fonctions qu'ils remplissent et qui les maintiennent en relations constantes avec les diverses fractions des unités dont ils font partie.

Après une demi-heure consacrée au déjeuner, à Joncourt, nous nous dirigeons sur Estrées où nous arrivons à 11 h 05. Nous y trouvons le 3<sup>e</sup> chasseurs à cheval.

C'est vraiment un spectacle pittoresque que présentent les villages occupés par la troupe. L'artillerie a ses parcs bien gardés ; on s'occupe à ferrer chevaux et mulets ; les cavaliers bichonnent leurs chevaux très bien tenus et en parfaite santé ; les fantassins astiquent, fourbissent, lessivent, épluchent des légumes, font bouillir la popote ; sur toutes les haies sont étendus des habits et du linge ; là des bouchers dépècent la viande, ici on distribue le café, les pommes de terre, le pain par escouades d'abord, puis par popotes ensuite.

C'est une animation extraordinaire dans tous les villages que nous traversons ; les capés, les auberges sont trop petites et la bière du pays coule à flots.

Du reste, partout où la troupe a passé, c'est une rafle générale : malheur à l'infortuné qui a besoin de tabac ou d'allumettes, il ne trouve plus rien ; quant aux victuailles c'est encore bien pis, aussi emportons-nous toujours nos provisions de bouche avec nous pour ne pas être surpris par cette disette affreuse.

Mais nous voici aux sources de l'Escaut, entre le Mont-St-Martin et le canal des Torrents, à environ 3 kil. du Catelet.

Nous buvons un coup dans le fleuve, large comme ma main à cet endroit. Je descends l'escalier de pierre qui conduit à la source et je vois sourdre et filtrer un grêle filet d'eau qui se répand dans une sorte de bassin large de deux mètres.

Sur une vieille pierre moussue scellée au fronton de la petite route, qui recueille le mince débit du fleuve naissant, je déchiffre l'inscription suivante :

« Félix sorte tua, Scaldis fonds limpidissime, qui a sacro Scaturien. Agro alluis et ditas Nobile Belgium tot que claras urbes Lamben Gravius Thetidem intras. »

Que ton sort est heureux, ô source de l'Escaut, toi qui après avoir arrosé les champs sacrés de France entre dans la noble Belgique et, grossi dans la route, te jette dans l'Empire

de Théria.

Je ne donne que la traduction par à peu près ; mais ceux qui ont encore un peu de latin comprendront facilement.

A 10 mètres de la source, le cours d'eau a déjà par endroits, une profondeur de 1 m. 50. L'eau est d'une limpidité incroyable, nous en emplissons une bouteille et je cueille quelques fleurs sauvages qui croissent sur les bords même où naît le fleuve.

Mais quittons l'Escaut. Nous voici à Beaurvoir où nous trouvons le 1<sup>er</sup> bataillon du 84<sup>e</sup>, le 1<sup>er</sup> bataillon du 110<sup>e</sup> et le 1<sup>er</sup> bataillon du 1<sup>er</sup> de ligue (celui qui était à Bohain est parti ce matin pour Cambrai).

Puis à Villers-Outréaux, où nous arrivons à une heure, nous rencontrons le 29<sup>e</sup> d'artillerie, le 7<sup>e</sup> de ligne, et deux compagnies du 2<sup>e</sup> bataillon du 72<sup>e</sup> de ligne. Le restant du 72<sup>e</sup> est cantonné à Levergies depuis ce matin. Le 8<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied en entier est aussi logé à Villers-Outréaux.

Le 29<sup>e</sup> d'artillerie a établi son parc sur la grande place de l'Eglise.

Il ne faut que j'oublie de vous dire que le 8<sup>e</sup> chasseurs à pied, qui était hier à Prémont et devait y faire séjour aujourd'hui, a dû, suivant des ordres reçus ce matin, aller cantonner à Villers-Outréaux.

Je le répète : nul corps de troupe n'est sûr, une fois arrivé à son cantonnement, d'y rester pour passer la nuit ; preuve que tout est laissé à l'initiative des chefs de corps d'armée.

Demain les officiers étrangers arrivent à Walincourt pour aller, de là, assister aux manœuvres. Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que nous nous mettons à leur remorque et que nous ne les quitterons pas d'une semelle, certains que, partout où ils iront, on sera bien placé pour les voir.

Au moment de signer cette lettre, j'en suis empêché par le tambour de ville qui lit une communication du maire invitant les habitants à pavoiser leurs maisons en l'honneur des troupes qui viennent demain cantonner ici. Elles étaient annoncées pour mercredi, mais leur arrivée à Walincourt a été avancée d'un jour. Quelles sont ces troupes ? Nous ne le saurons que demain.

Je voulais vous parler de la manœuvre du parc aérostatique que nous avons vue hier au 1<sup>er</sup> corps d'armée, mais comme je n'apprendrais rien à nos lecteurs qu'ils n'aient déjà lu dans le Progrès, avant mon départ, je m'abstiens et termine en vous priant de me croire votre tout dévoué.

Francis Potvin

## WIGNEHIES, LE SAVIEZ-VOUS ?

### Conseil municipal. Séance du 4 février 1820.

Le conseil municipal de la commune de Wignehies assemblé extraordinairement en vertu de la lettre de Monsieur le Sous Préfet d'Avesnes, du 17 janvier dernier à l'effet de faire connaître à l'autorité supérieure l'emploi du produit de la coupe du bois communal, exercice 1820.

Il nous été exposé par un grand nombre d'habitants que cinq ponts tant sur la rivière du lieu que sur un ruisseau avaient besoin d'une réparation.

- ♦ 1<sup>e</sup> la passe croisette qui est tombée dans la rivière pendant le dégel et une partie a été fracassée par les glaces
- ♦ 2<sup>e</sup> le petit pont en dessous du moulin
- ♦ 3<sup>e</sup> les dégradations du pont vis-à-vis de la maison Flament allant à Rocquigny
- ♦ 4<sup>e</sup> le pont de la Galilée lequel n'a plus d'usage pour cause de vétusté
- ♦ 5<sup>e</sup> le petit pont sur le ruisseau de la Croix au bout près la maison François Mairesse garde

Pourquoi nous « demandons?? » du dit Conseil après avoir pris connaissance des dites réparations et de la nécessité de nous pourvoir les fonds nécessaires, il a été reconnu qu'un devis était inutile et que la dépense sera faite avec la plus grande économie dont elle pourra se monter tout au plus à la somme de quatre cents francs.

Avons reconnu que les réparations pouvaient être faites avec le produit de la vente de de bois communal exercice 1820 et que s'il se trouve du surplus, il sera porté en recette au budget de l'année suivante et avons consenti que Monsieur le Maire fit la demande à Monsieur le Préfet d'être autorisé à faire cette réparation.

### Le pont de la Croix 1820

Le 4 février 1820, le Conseil municipal de Wignehies assemblé extraordinairement en vertu de la lettre de Monsieur le Sous-Préfet d'Avesnes du 17 janvier dernier à l'effet de faire connaître à l'autorité supérieure l'emploi du produit de la coupe du bois commune de

l'exercice 1820.

Il nous est exposé par un grand nombre d'habitants que quelques ponts ont besoin de réparations.

Elles concernant les dégradations du pont vis-à-vis la maison Flament allant à Rocquigny Et le petit pont sur le ruisseau de la Croix au bout près de la maison François Mairesse le garde

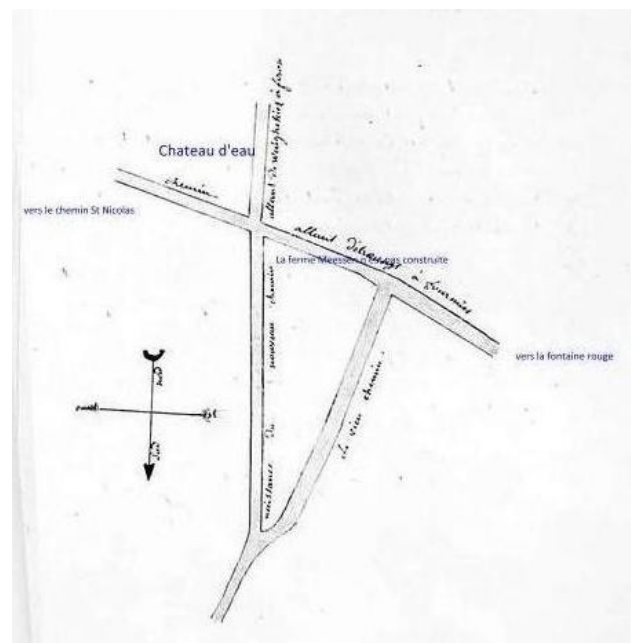
Sur quoi, nous membres du dit Conseil après avoir pris connaissance des dites réparations et de la nécessité de nous pourvoir les fonds nécessaires, il été reconnu qu'un devis était inutile et que la dépense sera faite avec la plus grande économie et pourra se monter tout au plus à la somme de 400 francs.

Nous n'avons pas su localiser ces 2 ponts

Est celui du ris d'Avesnes près des établissements Dag Lavane

Est celui qui enjambe la Claire rue Gogand ou celui des Ringard

### Alignement du chemin de Féron en 1829.



L'an 1828 le 7 octobre à la requête de Monsieur TREMPONT Maire de la commune de Wignehies, Moi Jean Baptiste Colinet arpenteur géomètre patenté pour la présente année n°33 demeurant à Féron me suit transporté sur la fâche des

Coutelins proche les pâtures Jean Le-grand terroir de Wignehies à l'effet d'ar-penter deux bouts de chemin vieux et nouveau, le vieux devant être échangé contre le nouveau et d'en faire le plan en même temps ou étant sur le terrain.

J'ai fait mon travail dont il est résulté que le vieux chemin a 145 mètres de longueur sur 9 mètres 25 de largeur et le nouveau 192 mètres de longueur sur 7 mètres de largeur fait qui contiennent chacun 13 ares 44 centiares de terrain.

En foi de quoi, j'ai rédigé le procès verbal pour servir et valoir ce que de raison.

Au dit Wignehies les jour, mois an que dessus

Signature

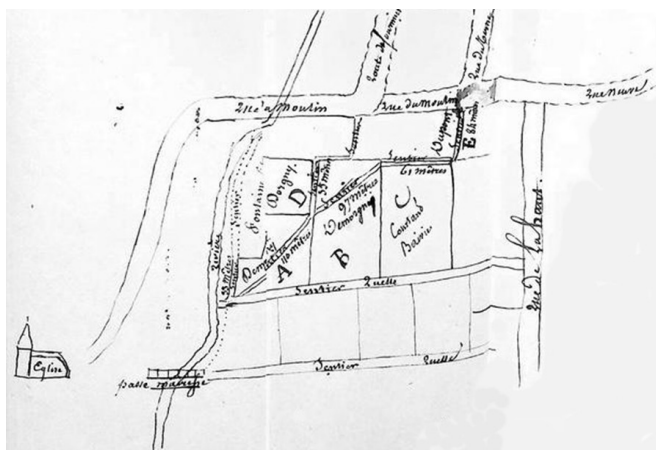
### La passe Mairesse en 1848

Il s'agit d'un plan sur lequel figure l'ancienne église située sur le coin gauche de la place de l'église et de la rue Jules Guesde. La passe se situe en continuité de la ruelle Louis et permet de traverser la rivière pour arriver en bas de la dite rue Jules Guesde.

Cette passe met en jonction une sente partant du pont de la rue Jean Desfresne, longe la rivière coté sud, se divise en 3 branches, à la jonction de la ruelle Thery ou Louis et semble continuer jusque la rue Camille Demoulins, la traverse et se dirige vers le champdermont (Boutard)

La 2<sup>ème</sup> branche passe à travers une propriété en longe une autre pour se terminer vers le chemin des amours (ancienne route de Fourmies).

La 3<sup>ème</sup> branche oblique sur la droite et de diriger vers le bas de la route du Terne



### Ouverture du Rieu d'Encoïn en 1851.

Le sieur Florent GONTIER a l'honneur de vous

exposer que dans le but de pouvoir prolonger jusqu'au pignon de la maison Florent Coupain la reconstruction de la maison qu'il a acquise de Mr Prosper Lievin et désirerait que la Commune consentit à lui vendre une surface de terrain teintée en rouge sous le n° 1 du plan ci-joint.

Cette portion de terrain qui fait partie du ruisseau dit d'Encoïn a 11 mètres de long sur 1,25 mètre de largeur faisant 0 ares 137.

Veillez, je vous prie, Monsieur le Maire observer que cette aliénation ne préjudiquerait en rien aux intérêts de la commune et que la construction que j'ai en vue d'établir ne ferait aucunement obstacle à l'écoulement des eaux car d'une part ce terrain est totalement en dehors de la voie publique et d'un autre coté, je prendrai engagement de couvrir cette partie du ruisseau par une voute en briques de 22 centimètres d'épaisseur qui serait placée exactement à la même hauteur que la voute de l'aqueduc qui a été construit en 1849 sur les dimensions fournies par l'Agent voyer. La minute des présentes demeurée chez le Notaire Stocquelet



### Fabrication de fausse monnaie

1868/05/20 Arrestation par les gendarmes de Fourmies le 20 mai 1868 de Jean Nicolas Wasson de Reims porteur de 38 fausses pièces.

Avait sur lui de la poudre à argenter, une petite bouteille contenant de l'eau de sel servant à fixer l'argenterure sur les pièces, un petit livre de sorcellerie pour lui passer le temps.

Il Indique avec quels matériaux et ustensiles il fabriquait la fausse monnaie

Avait pris la route de Reims le 16 mai vers Vervins a payé quelques dépenses par ci par là. Arrivé à Fourmies le 18 mai a payé l'aubergiste en face de l'église, est parti ensuite pour Wignehies. 62 fausses pièces ont été écoulées en tout.

Reconnait au tribunal de Douai avoir fabriqué le 16 mai 1868 100 pièces chez lui avec de l'étain, de l'antimoine, coulées dans 2 demis

plâtres recollés qui possédaient un trou sur la tranche pour couler le métal.

1868/05/23 Nomination d'un expert pour analyser des pièces de 1 franc effigie de Léopold II 1867.

Condamné à 5 ans de Réclusion, 100 francs d'amende et à payer les frais du procès

Il avait rencontré à Wigneihies une personne native de son pays ensuite chez Magloire Lenfant a demandé une chope de bière puis 1 assiette de bouillon, 2 œufs et du pain, a réglé avec une fausse pièce suspectée car la pièce faisait un bruit anormal sur le comptoir de café

### ***Incorrigible. Autre affaire***

1879/05/08 Condamné à 8 ans de travaux forcés pour fausse monnaie par la Cour d'Assises du Nord.

Il part le 8 novembre 1879 sur le Tago pour la Nouvelle Calédonie.

### **Élargissement de la rue des Willeux. Reprise de sentier en 1870**

Le conseil municipal de Wigneihies par ses délibérations du 09/1869 et du 11 janvier 1870 sollicite de l'Administration supérieure l'autorisation d'échanger une portion de sentier n° 1 sur le plan contre le n° 2 et la parcelle de terrain au n° 3. L'échange sera avantageux pour la commune et en ce sens lui permettra d'élargir le chemin dit des Willeux dans un endroit étroit et où la circulation est difficile aux voitures.

L'enquête ouverte le 20 décembre dernier porte opposition de la part de divers habitants qui allèguent :

- 1) que le parcours sera plus long
- 2) Ils craignent que la suppression partielle ne soit admise comme principe et ait comme conséquence la suppression totale et que le chemin ne soit pas tenu en bon état de viabilité
- 3) Que ce sentier conduit à un ruisseau dont l'eau est extrêmement utile à beaucoup d'habitants.

Pour nous rendre un compte exact des faits des faits avancés par les opposants, nous sommes rendus sur les lieux et nous avons constaté :

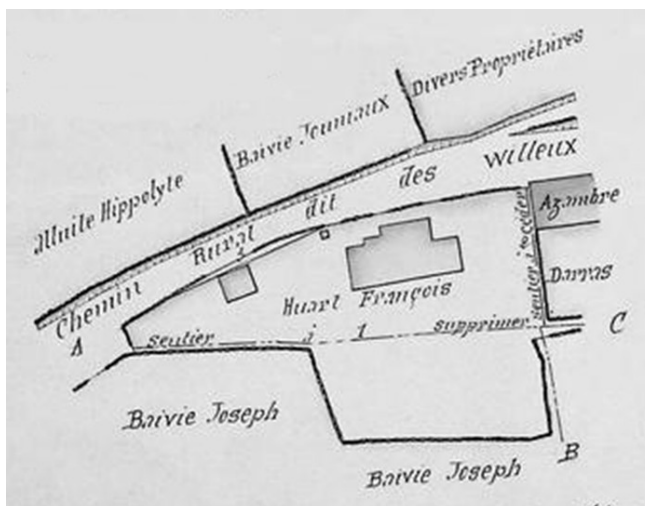
- 1) que le parcours par le nouveau sentier se-

ra allongé de 30 mètres, et que ce faible détour ne peut être un obstacle sérieux à l'échange sollicité si l'on considère qu'il n'a lieu que pour les habitants de deux maisons qui se trouvent au-delà de la sortie du sentier au point A

2) Il n'y a pas lieu de s'occuper de la suppression du sentier puisqu'il n'est nulle question d'une suppression totale. Quant au bon état du chemin a déjà fait la dépense de construction de la plus grande partie et étant en instance de la terminer en 1870 et ne manquera pas de l'entretenir.

3) Enfin que pour l'eau que certains habitants se procurent au ruisseau vers les point B et C, le détournement du sentier n'y met pas empêchement.

Nous pensons en présence de ces circonstances que l'opposition faite n'est pas fondée.



J.P

## DISCORDE ENTRE LES SOCIÉTÉS DE MUSIQUE DE ROUSIES

1890

La musique communale de Rousies, sous la direction de son excellent chef M. Bousez, s'est fait entendre dimanche (8 juin 1890) sur la place d'Assevent à l'occasion de la ducasse ; elle a été vivement applaudie. Mais le Pont (inauguré le 13 avril), ce trait d'union, a-t-on dit, entre les deux communes, ne doit pas être un vain mot et l'accueil aurait pu être plus empressé.

On nous écrit de Rousies : Un amateur de musique aimant aussi la liberté, consacre à la commune de Rousies quelques réflexions au sujet des musiques locales. Ces réflexions seraient très justes si elles n'étaient quelque peu spécieuses.

Il n'existait à Rousies, à l'origine de cette querelle, qu'une seule musique dont les instruments étaient dit-on des instruments de combat pour renverser l'administration municipale.

Cette dernière répondit en créant une musique communale. Depuis lors cette dualité n'a créé que la discorde dans la commune, aujourd'hui divisée en deux camps comme à Hautmont avec laquelle la situation ne manque pas d'analogie.

En 1887, cette société libre entravait la ducasse en formant un cortège grotesque qui parcourut les rues, musique en tête et qui contribua pour beaucoup à justifier l'appellation de baudets dont on nous gratifie.

Cette année, sur le refus des jeunes gens de ce parti de contribuer à la fête communale, les contribuables durent payer les violons, ce qui en somme est assez juste et n'a rien pour exciter la verve narquoise de l'amateur de musique déjà nommé.

De plus, à leur prétention de jouer le dimanche sur la place publique, le maire opposa en effet une fin de non-recevoir, leur proposant le lundi, la priorité revenant de droit à la musique municipale et un concert en partie double pouvant provoquer un conflit regrettable.

Nous fûmes donc privés à notre grand regret du plaisir de les entendre. Les hôtes du bois des Bons-Pères furent plus heureux. Le maire eut pu empêcher cette manifestation harmo-

nieuse sur le territoire de la commune, dans une propriété privée soit, mais ni close ni couverte. Il a bien fait de la tolérer. Mais sa tolérance ne saurait être sans bornes. Il a le devoir à la première occasion de trouble public, de provoquer la dissolution des deux sociétés rivales et sur ces ruines élever une société communale, solide, unie, républicaine, qui rétablira l'union et la concorde ardemment réclamées par tous ceux que n'aveugle pas l'esprit départi.

Un Baudet.

A ce sujet, nous recevons encore la lettre suivante d'un groupe de musiciens de Maubeuge :

L'auteur de l'article inséré dans le journal la Sambre de dimanche dernier a tout à fait mal apprécié le mérite respectif des sociétés de musique de Rousies. Y a-t-il partialité ou incapacité de sa part ? Nous inclinons pour la dernière hypothèse, car ce grand juge qui a prudemment gardé l'anonyme, déclare lui-même qu'il n'est pas compétent sur la matière.

Dans ce cas, il avait une chose bien sensée à faire, c'était de se taire.

Il déclare que la musique communale ne compte qu'un nombre infime d'exécutants. Quelle aberration ou quel mensonge ! Nous avons pu constater, en effet, que les membres de cette société étaient plus nombreux que ceux de sa rivale. Grâce à sa parfaite ignorance sur la matière, l'expert en question n'éprouve, consciencieusement pensant, aucune gêne à décerner les lauriers à la fanfare qu'il patronne et à son digne chef. Sans aucun esprit de parti, nous avons pu, nous, anciens musiciens juger les choses sagement, et nous déclarons ici que l'exécution de la musique communale a été tout à fait irréprochable, tandis que celle de la fanfare libre a laissé beaucoup à désirer dans l'Ouverture et a dû rester en plan dans la Polka. Voilà l'exacte vérité.

La fanfare de Rousies sera dissoute le 25 août 1890 par le préfet.

## LE PONT MICHAUX DE LOUVROIL

Lien entre le centre et le quartier de Sous-le Bois

### LE PONT

Situé rue Jean de Béco, au pied de l'usine Tata Steel, ex Fabrique de Fer, c'était le point de départ des commémorations du 80<sup>e</sup> anniversaire de la libération à Louvroil.

Mais qui est ce Michaux qui donna son nom à ce pont ?

Il s'agit du maire, **Michaux Ghislain**, qui a fait construire ce pont, reliant le centre de la commune à son hameau de Sous le Bois. Le pont fut inauguré le dimanche 10 octobre 1875.

L'adjudication des travaux a été faite le 14 septembre 1874. M. Constant Rodricq, entrepreneur de maçonnerie à Rousies, a emporté le marché pour la somme de 22821,95 francs. La partie métallique du pont a été fabriquée par l'entreprise Michaux Frères.

Un article paru dans le journal La Frontière annonçait l'inauguration :

« On nous annonce pour aujourd'hui, dimanche, une bien belle cérémonie à Louvroil. On se rappelle combien de difficultés M. le Maire de Louvroil a rencontrées pour arriver à l'établissement du pont sur la Sambre, devant relier le centre de cette commune avec son hameau de Sous-le-Bois ».

« Ces difficultés ont été surmontées et depuis quelque temps déjà, la reconnaissance publique a nommé «*Pont Michaux*» le trait d'union qui va rendre si actives les relations entre les deux rives si florissantes de la Sambre ».

« L'inauguration du Pont Michaux aura lieu aujourd'hui à 3 heures de l'après-midi ; les autorités de l'Arrondissement, dont le concours a été si précieux à M. le Maire de Louvroil pour arriver à l'exécution de cette œuvre d'utilité publique, assisteront à la cérémonie religieuse, ainsi que les édiles de la commune ».

« La musique locale prêtera aussi son concours à cette belle fête qui sera terminée par un bal champêtre sur la place publique de Louvroil, avec illumination a giorno ».

date du 11 mars 1873 avait autorisé la commune de Louvroil à établir un octroi sur son territoire pour le financement du pont .

### UN NOUVEAU PONT

La construction d'un nouveau pont est devenu nécessaire par l'augmentation du trafic.

Le tablier métallique fut posé le 20 septembre 1912.

Le nouveau pont, métallique, mesure 30,50 mètres de portée et a 5 mètres de largeur utile : si l'on déduit des trottoirs d'un mètre, deux voitures ne peuvent se croiser. La Frontière indique que le pont deviendra le pont « **Michaux-Colnion** », Gustave Colnion étant l'actuel maire.

### UN PONT PLUS LARGE EN BÉTON

M. Krieger, maire, annonce le 14 juillet 1933 que « le pont Michaux va être reconstruit à deux voies charretières, alors que le pont d'avant-guerre, détruit par les Allemands, était à une seule voie ».

Il sera terminé au début de 1934.



Un décret du président de la République en

## LA 21<sup>e</sup> EXPOSITION DE L'ASCENSION

Rousies, entre Mémoire et Patrimoine

Le jeudi 14 mai dernier, la salle des fêtes de Rousies a une nouvelle fois vibré au rythme de l'histoire locale. Pour sa 21<sup>e</sup> édition, l'exposition annuelle de l'association **Racines et Patrimoine** a tenu toutes ses promesses en offrant aux visiteurs une immersion fascinante dans le passé de notre commune.

### Un voyage photographique et thématique

Pas moins de 400 photographies ont été méticuleusement sélectionnées et exposées. Les thèmes de cette année ont permis aux Roséens de redécouvrir leur ville sous plusieurs angles : une galerie dédiée aux **mayers, maires et mairies** qui ont façonné l'administration locale, ainsi qu'un face-à-face saisissant entre « **Rousies hier et aujourd'hui** » à travers des vues anciennes confrontées à la réalité contemporaine.

Cette édition marquait également un partenariat fructueux avec l'association « **La Carpe d'Or** ». À l'occasion de leur 120<sup>e</sup> anniversaire, une section entière était consacrée à l'histoire de leur groupement ainsi qu'à la **Solre**, notre rivière, véritable trait d'union naturel de la commune.

### Un vernissage tourné vers l'avenir et l'édition

Lors du vernissage, qui s'est tenu le mercredi 13 mai en présence du conseil municipal et de nombreux habitants, le président de l'association a pris la parole pour guider l'assemblée à travers les clichés les plus emblématiques, partageant des anecdotes et des explications historiques vivement appréciées.

L'événement a aussi été l'occasion de dévoiler deux projets majeurs :

- **Le nouvel ouvrage** : Le livre « *Les mayeurs, les maires et mairies de Rousies* » a été officiellement lancé. Ce précieux recueil de mémoire est désormais disponible au prix de 15 euros (retrouvez également nos autres publications sur notre site internet).

- **Le projet numérique** : L'association a présenté « **Rousies mémoire vive** ». Bien que sa mise en œuvre complète soit momentanément reportée pour des raisons de financement, une démonstration est déjà consultable en ligne à l'adresse : [www.rp59.fr/visite](http://www.rp59.fr/visite).

### Une affluence record

Mercredi soir, devant l'ouverture officielle, les roséens ont profité d'une accalmie pour découvrir l'exposition en avant-première. Après les allocutions des présidents des associations exposantes, l'Harmonie municipale a rythmé la visite et le traditionnel vin d'honneur de ses notes festives.

Le jeudi, malgré une météo capricieuse, l'effervescence du marché aux puces a drainé une foule nombreuse. Roséens et curieux ont déambulé avec enthousiasme dans les allées, vivant pour beaucoup une véritable immersion émotionnelle, un siècle en arrière. L'affluence a connu un pic insolite à 14h30, lorsqu'une averse de grêle a poussé les « bra-deux » à trouver refuge au cœur de l'exposition.

L'association Racines et Patrimoine remercie chaleureusement les visiteurs et les partenaires pour leur fidélité et leur soutien dans cette mission de préservation de notre identité locale.



Lors d'une séance de préparation. A gauche : Jacques-Henri Paul, Alain Delfosse, Gérard Klein, Michel Letertre, Roger Ducharneau et Pierre Roche.



Le président et Madame le maire juste avant les discours.  
A droite, le journaliste de Canal-FM, l'adjointe aux fêtes,  
et les membres du bureau de l'association



Un panneau d'un des thèmes de l'exposition « Hier et aujourd'hui »

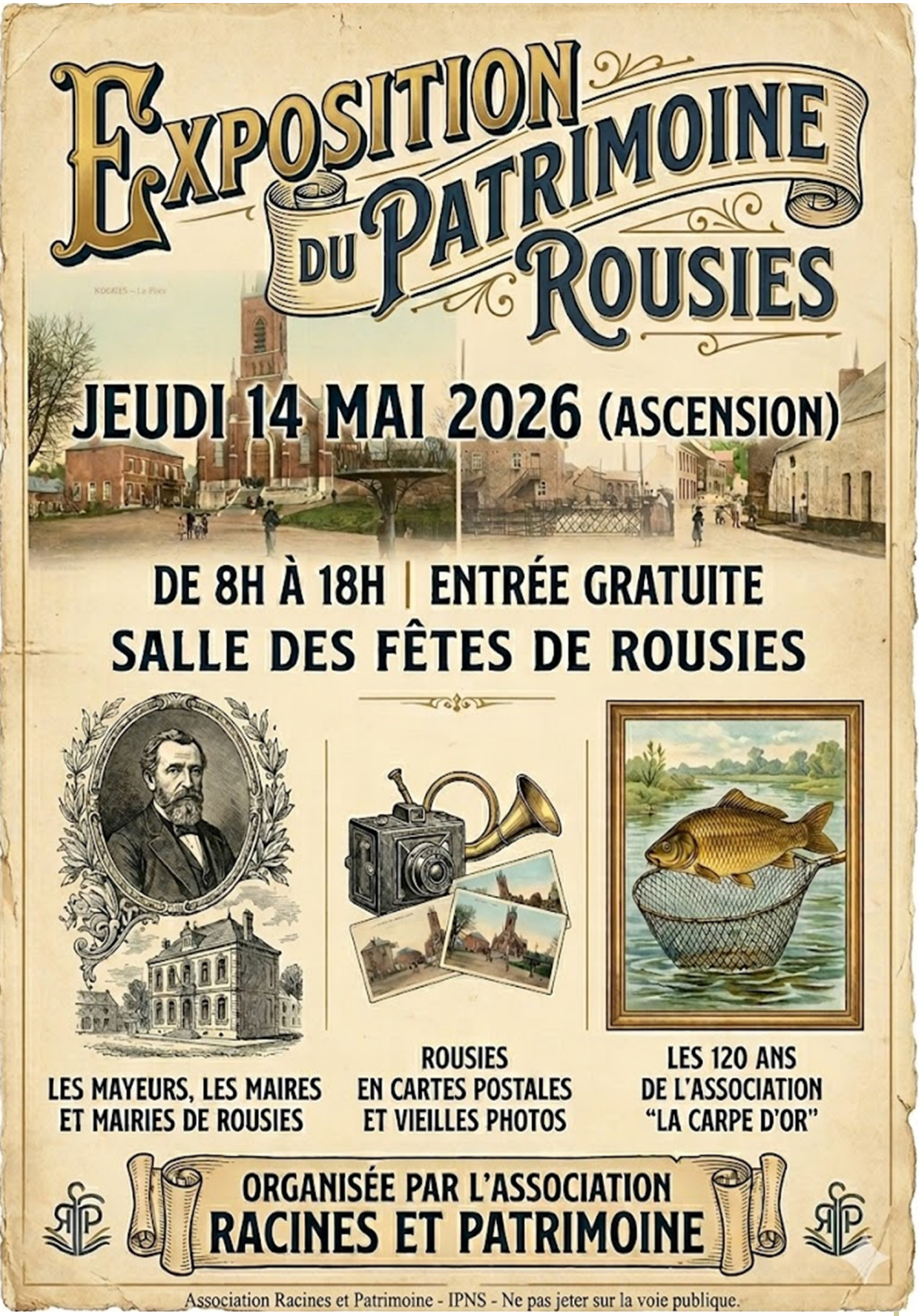


Le drapeau de la Carpe d'or aujourd'hui disparu



Ascension 1991 : le drapeau de la Carpe d'or porté fierement par Albert Decroix

## L'AFFICHE DE L'EXPOSITION



**EXPOSITION**  
**DU PATRIMOINE**  
**ROUSIES**

JEUDI 14 MAI 2026 (ASCENSION)

DE 8H À 18H | ENTRÉE GRATUITE  
SALLE DES FÊTES DE ROUSIES



LES MAYEURS, LES MAIRES  
ET MAIRIES DE ROUSIES



ROUSIES  
EN CARTES POSTALES  
ET VIEILLES PHOTOS



LES 120 ANS  
DE L'ASSOCIATION  
"LA CARPE D'OR"

ORGANISÉE PAR L'ASSOCIATION  
**RACINES ET PATRIMOINE**

Association Racines et Patrimoine - IPNS - Ne pas jeter sur la voie publique.

## LES PERMANENCES DE L'ASSOCIATION



**PERMANENCES**  
ASSOCIATION RACINES ET PATRIMOINE  
OUVERTES À TOUS

 **TOUS LES MERCREDIS**  
**16h00 - 18h00**

**LE PREMIER SAMEDI DE CHAQUE MOIS**   
**14h00 - 16h00**



**BIBLIOTHÈQUES**  
ÉNORME BIBLIOTHÈQUE  
PAPIER & NUMÉRIQUE



**GÉNÉALOGIE**  
INITIATIONS À LA GÉNÉALOGIE,  
AIDE AUX RECHERCHES



**HISTOIRE LOCALE**  
RECHERCHES SUR L'HISTOIRE  
DE ROUSIES & ENVIRONS



**MONITORATS**  
DÉMARRER SA GÉNÉALOGIE,  
ACCÈS AUX BASES DE DONNÉES  
& VIEUX JOURNAUX



**AU LOCAL ASSOCIATIF :**   
**25 RUE DE MAUBEUGE, 59131 ROUSIES**

VOIR LE CALENDRIER COMPLET  
SUR NOTRE SITE WEB : [WWW.RP59.FR](http://WWW.RP59.FR)

## Faits divers et accidents

relevés dans le « Journal de Fourmies »  
pour le 1<sup>e</sup> semestre de l'année 1892

### Glageon.

Non seulement l'influenza (grippe) règne aussi à Glageon, mais l'angine couenneuse continue à sévir sur les enfants. Hier mardi, les époux Gonthier-Fontaine se sont vu enlever par l'affreuse maladie, l'un à 3 heures du matin, l'autre 6 heures après, leurs deux seuls enfants, âgé d'un an et demi et deux ans et demi.

Acte n°2 de l'état-civil de Glageon

L'an 1892, le cinq janvier à trois heures du matin, **Pierre Victor Eloï GONTIER**, âgé de un an, né et domicilié à Glageon, fils d'Emile Augustin Marie et d'Elise Fontaine, est décédé en la demeure de ses père et mère sise rue Trieux le Coq.

Acte n°3 de l'état-civil de Glageon

L'an 1892, le cinq janvier à dix heures du matin, **Paul Emile Ernest GONTIER**, âgé d'un an, né et domicilié à Glageon, fils d'Emile Augustin Marie et d'Elise Fontaine, est décédé en la demeure de ses père et mère sise rue Trieux le Coq.



### Avesnes.

Dans un accès subit d'aliénation mentale, le caporal Gourdin, s'est jeté samedi soir à neuf heures par la fenêtre de sa chambre située au second, dans la cour de la caserne Cheme-rault.

Dans sa chute il s'est fracturé le crâne et la mort a été presque instantanée.

Gourdin, originaire d'Herin avait été promu caporal le 1<sup>er</sup> décembre dernier ; après sa fièvre typhoïde, il était resté taciturne et hanté par le délire de la persécution. Ses funérailles ont eu lieu lundi après-midi à Avesnes.

Acte n°3 de l'état-civil d'Avesnes sur Helpe

L'an 1892, le deux janvier à dix heures du soir, **Jules GOURDIN**, âgé de 22 ans, caporal au 84<sup>e</sup> de ligne, 1<sup>er</sup> bataillon, 3<sup>e</sup> compagnie, en garnison à Avesnes, né et domicilié à Hérim, fils d'Ignace et de Delamaïde Célénie

Joséphine, est décédé à l'hôpital militaire.



### Saint-Aubin.

Lundi, vers une heure de l'après-midi, M. Raux, propriétaire au Bas-lieu, passant au lieudit la Petite Croisette, au hameau des Bodelets, aperçut. le corps d'un individu étendu dans l'eau du fossé qui borde la route. Aide de quelques voisins qu'il était allé quérir, M. Raux retira le cadavre, qui fut reconnu pour être celui de Magloire Copie, vieillard âgé de 78 ans, habitant près de là. Le corps paraissait avoir séjourné une dizaine d'heures dans l'eau.

Acte n°3 de l'état-civil de Bas-Lieu

L'an 1892, le trois janvier dans la soirée, **Magloire COPIE**, âgé de 73 ans, bûcheron, né et domicilié à Saint-Aubin, fils d'Antoine et de Marie Margurite Dubois, veuf de Sophie Liénard, est décédé au bois de la Petite Croisette.



### Wignehies.

M. Magloire Fontaine âgé de 68 ans, propriétaire et conseiller municipal est mort subitement mardi dernier.

Il rentrait chez lui d'une petite visite qu'il venait de rendre à un voisin indisposé : ayant passé par la cuisine pour y prendre du lait, il se sentit tout-à-coup oppressé ; malgré les soins qu'il reçut, il expirait peu d'instant après.

C'était un homme obligeant qui laissera un grand vide autour de lui.

Acte n°4 de l'état-civil de Wignehies

L'an 1892, le douze janvier à 10 heures du soir, **Magloire Désiré Joseph FONTAINE**, âgé de 68 ans, propriétaire, né et domicilié à Wignehies, époux d'Adelphine Virginie Pieton, fils de Stanislas et de Sophie Rousseaux, est décédé en sa demeure, rue Gogand.



### Wignehies.

Mort de froid. — Un malheureux, à peine vêtu, le nommé Pierre-Joseph Pinson, âge de 55 ans, veuf de Sidonie Dupout, ancien fileur, que le manque de travail contraignait de mendier, a été trouvé mort de froid dans une grange, au hameau du Champ- d'Ermont.

C'est avant-hier, dans la matinée, que les sieurs Mahoudeaux Clovis et Lécuyer Martial ont fait la découverte de son cadavre.

Acte n°5 de l'état-civil de Wignehies

L'an 1892, le treize janvier à 10 heures du soir, **Pierre Joseph PINSON**, âgé de 55 ans, fileur de laine, né à Ohain, domicilié à Wignehies, veuf de Sidonie Désirée Dupont, fils de Constant Joseph et d'Anne Marie Augustine Bastien, est décédé en la maison de Clovis Mahoudeaux, rue du Petit Champdermont.



### Ohain.

Jeudi dernier, un service funèbre a été célébré à l'église d'Ohain, à la mémoire d'un jeune homme d'Ohain, Alfred Dubois, mort à Epinal, des suites d'une fluxion de poitrine qu'il avait contractée en se rendant au régiment.

Les ouvriers de la filature Hardy, Degousée et C<sup>ie</sup>. où il travaillait comme mécanicien avant son départ, ont tenu à donner à leur camarade un témoignage suprême de leur amitié, en se rendant tous à la cérémonie, porteurs d'une couronne qu'ils sont allés déposer sur la tombe de M<sup>me</sup> Dubois, mère, décédée aussi l'année dernière. De nombreuses personnes assistaient à l'office.

Acte n°3 de l'état-civil d'Epinal

L'an 1891, le trente novembre à 9 heures du soir, **Emile (Alfred) DUBOIS**, âgé de 21 ans, soldat au 149<sup>e</sup> de ligne, né à Ohain (Nord) le vingt mars 1870, fils de Pierre Joseph et d'Eugénie Bléhain, est décédé à l'hôpital.

Il était arrivé au régiment le 13 novembre 1891.



### Anor.

Un noyé. — Un écolier d'Anor, Victor Dubois, âgé de 11 ans, fils de M. Jules Dubois, cantonnier sur la ligne du chemin de fer belge, était allé, vendredi à onze heures et demie, glisser avec Jules Moreau, son camarade, sur

la glace de l'étang du village.

Les deux enfants se trouvaient à une vingtaine de mètres de la berge, du côté du cimetière. Tout à coup, la glace céda sous les pieds de Dubois, qui s'enfonça dans l'eau. Moreau se sauva en appelant au secours. MM. Jules Demanet, receveur d'octroi et Hardy Alphonse, tailleur d'habits, accoururent aux cris du gamin.

Victor Dubois n'avait pas disparu ; sa tête émergeait encore ; il avait pu s'accrocher à la glace et il s'y cramponnait de toutes ses forces en appelant à l'aide.

Il y avait bien deux mètres d'eau et MM. Demanet et Hardy ne pouvaient, sans courir le plus grand danger, lui porter secours en marchant sur la glace, fendue en plusieurs endroits ; ils ne pouvaient non plus se jeter à la nage. Et l'enfant poussait des cris déchirants...

Les deux sauveteurs coururent à une barque qui se trouvait à quelques mètres plus loin. Comme elle était cadennassée, il fallut briser la chaîne. Puis quand on voulut la tirer, une planche du fond se détacha et il fallut la reclover.

D'autres personnes étaient accourues et virent encore l'enfant cramponné à la glace, faisant des efforts désespérés pour se maintenir au-dessus de l'eau. Mais bientôt ses forces l'abandonnèrent et il disparut complètement...

Avant d'amener la barque vers l'endroit où le pauvre écolier venait de s'enfoncer, on dut encore briser la glace. De sorte qu'il était plus de midi et demi, lorsqu'à l'aide d'un crochet on ramena le corps de l'enfant à la surface de l'eau. Inutile de dire que ce n'était plus qu'un cadavre.

On apporta une botte de paille et le petit noyé fut déposé sur la berge. Puis on prévint le père, M. Jules Dubois qui, malade depuis quelques jours, ne travaillait pas. Lorsqu'il se trouva en présence du cadavre de son fils, il poussa des cris de désespoir et se jetant sur le corps inanimé, il le couvrit de baisers ; on eut beaucoup de peine à l'en détacher.

Dès que les autorités eurent procédé aux constatations légales, le petit noyé fut transporté au domicile paternel, à la Galoperie, où d'autres scènes de désolation se produisirent. Les époux Dubois avaient quatre enfants et Victor était l'avant-dernier.

Acte n°11 de l'état-civil d'Anor

L'an 1892, le vingt neuf janvier à une heure du soir, **Victor Ernest DUBOIS**, âgé de 11 ans, né et domicilié à Anor, fils de Jules et de Mathilde Bertrand, est décédé sur la voie publique, près de l'étang d'Anor.



### Fourmies.

Un malheureux (édition du 3 mars). — Mardi matin, la police était avisée qu'on venait de retrouver, à moitié mort de froid et sans doute de faim, un vieillard de 70 à 75 ans qui ne répondait absolument rien aux questions qu'on lui adressait. Elle le fit placer sur une voiture à bras et deux personnes de bonne volonté le conduisirent successivement dans toutes les auberges de Fourmies où on a l'habitude de loger les mendiants et les colporteurs.

Partout, on essuya un refus. Ne sachant qu'en faire, M. le Commissaire de police donna l'ordre à deux agents de le conduire à l'hospice et de le laisser dans la cour, si on lui refusait l'entrée de l'établissement. En effet, les Petites sœurs et des prêtres qui se trouvaient là refusèrent de recevoir l'infortuné vieillard, en disant qu'il n'y avait plus un seul lit vacant.

Les agents exécutèrent l'ordre de leur supérieur : le malheureux fut laissé sur la paille, dans la cour, après avoir été promené pendant quatre ou cinq heures dans les rues de Fourmies. Triste ....

Un malheureux (édition du 6 mars).

.... Dans la soirée, les Petites Sœurs ont fait enlever ce malheureux et ont donné ordre à deux hommes de la déposer sur un peu de paille au pied de l'escalier de la mairie.... Il a été transporté sous un hangar de l'hôtel de la Providence. C'est là qu'il est mort le lendemain dans la matinée.

Le lendemain à deux heures, le corbillard transportait son corps au cimetière.

Un malheureux (édition du 10 mars).

Nous revenons sur le triste incident de la semaine dernière. Un malheureux vieillard est allé mourir sous une remise, parce qu'aucune maison de Fourmies n'a voulu le recevoir. Avouons que nous n'avons pas rempli notre devoir.

Sans doute, on ne peut attirer à Fourmies tous les mendiants des environs que MM. les

maires des communes voisines nous envoient, trop libéralement en payant parfois leur transport par chemin de fer. Mais quand il tombe un homme dans la rue, quand un moribond manque du dernier abri pour y terminer son existence, il faut que la commune lui trouve un refuge où il reçoive quelque secours, où il puisse rendre l'âme comme un chrétien.

Nous avons bien la maison des Petites Sœurs des Pauvres, mais c'est un hospice de vieillards dont tous les lits sont toujours occupés et même retenus d'avance ; il ne peut être un refuge pour les blessés et les moribonds.

Nous avons aussi l'orphelinat de la rue des Rouets, et là, on recevrait un blessé ou un homme en danger de mort. On aurait dû y penser la semaine dernière. Mais ce serait encore insuffisant. Il faudra aviser à mieux, traiter, par exemple, avec un ou plusieurs aubergistes qui logeraient aux frais de la ville les individus munis d'un bon de la mairie, dussent-ils, dans certains cas particuliers, les mettre coucher dans l'étable ou l'écurie, comme c'est, arrive, huit jours avant sa mort, pour le vieillard dont nous nous occupons.

Pourquoi, contre paiement, le même aubergiste n'a-t-il plus voulu recevoir le même individu dans la même écurie ? C'est son refus qui a nécessité tant de pérégrinations à travers les rues et qui ont eu la suite que l'on sait.

Cette fin malheureuse d'un homme a douloureusement ému notre population qui désire vivement que telles mesures soient prises qui évitent le retour de scènes aussi pénibles.

Disons, en terminant et pour renseigner complètement nos lecteurs, que les Petites Sœurs avaient donné des soins au pauvre vieux ; qu'elles lui avaient lavé le visage, lui avaient fait prendre un cordial et l'avaient couvert d'un vêtement de drap. D'autre part, si aucun prêtre n'a assisté à ses derniers moments, c'est que M. le Curé de St-Pierre qui avait vu cet homme, huit jours auparavant, à peu près dans le même état, ne le croyait pas en danger de mort.

Lorsqu'il a appris, tardivement, le décès, il a offert d'enterrer le défunt, supposé catholique, avec le concours de l'église ; l'autorisation lui en a été aussitôt donnée par la mairie, mais déjà le corbillard était en route pour le cimetière, emportant la dépouille du pauvre inconnu qui est venu finir si tristement à Fourmies sa misérable vie.

Acte n°67 de l'état-civil de Fourmies

L'an 1892, le deux mars à une heure du soir, un individu inconnu de sexe masculin, paraissant âgé de 60 ans, vêtu d'un paletot brun, d'un gilet gris, d'un pantalon velours, d'un tricot de laine, d'une chemise blanche, coiffé d'un chapeau rond, chaussé de sabots et porteur d'une carnassière, est décédé en cette commune dans une remise, sise rue Constantine, où il était arrivé depuis la veille.



### Wignehies.

M. Anceaux, cordonnier et débitant rue Tournisienne à Wignehies, se couchait mardi, vers 9 heures du soir, sans éprouver le moindre malaise. Une demi-heure plus tard, il éveillait sa femme en lui disant : « Je ne sais ce que j'ai, mais je me trouve très mal ». Mme Anceaux fit mander un médecin, mais lorsque celui-ci arriva, quelques minutes plus tard, le cordonnier avait cessé de vivre.

M. Anceaux n'était âgé que de 58 ans.

Acte n°29 de l'état-civil de Wignehies

L'an 1892, le vingt neuf mars à dix heures du soir, **Amaury ANCEAUX**, âgé de 57 ans, cordonnier, né à Mondrepuis, domicilié à Wignehies, fils de Joseph et de Catherine Martin, veuf en premières nocces de Joséphine Adeline Rousseaux, époux de Marie Catherine Léonie Terrien, est décédé en sa demeure rue Jean des Fresnes.



### Wignehies.

Une fillette de la rue des Willeux, Isabelle Dubois, âgée de 14 ans, était allée, dimanche dernier, étendre des oignons au grenier de la maison paternelle, lorsqu'elle posa par mégarde son pied sur les dents d'un râteau de jardinier. La jeune tille poussa un cri de douleur : plusieurs des dents de l'outil lui étaient entrées assez profondément dans le pied. On fit appeler un médecin qui lui donna immédiatement ses soins, mais le tétanos survint rapidement, et mercredi à 6 heures du matin, la pauvre fillette succombait après avoir enduré les plus atroces souffrances.

Acte n°30 de l'état-civil de Wignehies

L'an 1892, le trente mars à six heures du matin, **Isabelle DUBOIS**, âgée de 14 ans, née à Anor, domiciliée à Wignehies, fille de Célestin

et d'Isabelle Doziere, est décédée en la demeure de ses père et mère, rue de Galilée.



### Trélon.

La femme du brigadier des douanes Fleury, née Louise Martin, a mis fin à ses jours, dimanche vers 9 heures du matin, en se pendant à l'aide d'une corde à un crampon fixé au plafond de sa maison. Cette malheureuse, qui n'était âgée que de 41 ans, paraissait depuis quelque temps, atteinte de monomanie. Elle a profité de l'absence de son mari, pour accomplir cette funeste résolution.

Les époux Fleury-Martin habitaient la rue Victor Hugo à Trélon et avaient un enfant de 13 ans, qui est en pension à Avesnes.

Mme Fleury a été inhumée mardi après-midi.

Acte n°63 de l'état-civil de Wignehies

L'an 1892, le trois avril à neuf heures du matin, **MARTIN Louise**, âgée de 41 ans, ménagère, épouse de Fleury Joseph, fille de Joseph et de Riéger Marie ave, est décédée en sa demeure, rue Victor Hugo.



### Trélon.

On racontait ce matin mercredi, à Fourmies, qu'un accident s'était produit hier soir à la sablonnière de M. Millot, aux Haies de Trélon, et que trois hommes et un chien avaient été ensevelis par un éboulement de sable. On n'avait plus, disait-on, retrouvé que des cadavres.

Nous avons envoyé un reporter aux Haies de Trélon et voici ce qu'il nous raconte.

Derrière l'habitation de M. Millot, dans un misérable logement, demeuraient, depuis environ deux mois, les époux Mainguin-Couture, marchands de sable et de chiffons.

Joseph Mainguin est âgé de 41 ans et originaire de Sivry (Belgique). Sa femme, Anna Couture, âgée de 33 ans, est née à Trélon. Cette malheureuse est venue au monde sans doigts à la main gauche. Par surcroît de malheur, elle a eu la main droite écrasée dans des engrenages, il y a une quinzaine d'années, au Peignage Anglais, à Fournies, et à la suite de cet accident, on dut lui couper le bras.

Lundi dernier, les deux époux, qui n'ont jamais eu d'enfant, étaient en route avec leur petite voiture à bras. Rentrés un peu tard, ils avaient fait du feu dans leur poêle — un poêle

à pot usé et cassé, comme tout l'ameublement de la chambre, afin de cuire du riz pour leur souper. Ils s'étaient couchés vers 10 heures et demie sans prendre attention au feu, qui n'était pas éteint et au couvercle du poêle qui n'était pas remis en place.

Mardi vers deux heures de l'après-midi, M. Celestin Millot, propriétaire de la maison et exploitant de la Sablonnière, — surpris de n'avoir pas encore aperçu ses locataires, se permit d'aller regarder par l'unique fenêtre de leur chambre. Il vit les époux Mainguin encore couchés ; tous deux semblaient avoir cessé de vivre. La femme avait la figure pâle comme une morte et la tête de l'homme pendait sur la barre du lit.

M. Millot appela ses voisins. M. Albert Moriamé, propriétaire, accourut avec son domestique, M. Adonis Leporcq. Ce dernier brisa un carreau à la fenêtre, s'introduisit par l'ouverture dans la chambre et ouvrit la porte à ses compagnons. On reconnut immédiatement qu'Anna Couture avait cessé de vivre et que tout secours était inutile. Quant à Joseph Mainguin, il avait complètement perdu connaissance, mais son cœur battait encore très faiblement. On le transporta dehors, on le lava avec du vinaigre, on lui versa quelques gouttes d'eau-de-vie dans la bouche. Ces soins parvinrent à le rappeler à la vie.

On courut prévenir M. le docteur Rainguet, de Trélon, qui arriva avec la gendarmerie. L'enquête permit d'établir que les époux Mainguin avaient été asphyxiés par l'acide carbonique échappé du poêle et qui avait rapidement empli la petite pièce.

M. et Mme Millot continuèrent à procurer les soins les plus pressés à Joseph Mainguin et ce matin, il était hors de danger. L'enterrement de sa femme doit avoir lieu cette après-midi.

Le chien des marchands de chiffons a failli, lui aussi, mourir asphyxié. Il était couché auprès du lit de ses maîtres et lorsqu'on ouvrit la porte, il ne faisait plus aucun mouvement. L'air lui fit rapidement retrouver l'usage de ses sens.

Acte n°65 de l'état-civil de Trélon

L'an 1892, le cinq avril mars à deux heures de l'après midi, **COUTURE Anna Marie**, âgée de 34 ans, ménagère, domiciliée en cette commune, fille d'Hippolyte et de Dutruis Elisa césarine, épouse de Mainguin Augustin, est décédée en sa demeure, lieu-dit « les Haies »,

où elle a été trouvée morte.

✂

### Wignehies.

Il y a encore actuellement cinq ou six cas de fièvre typhoïde dans les logements du quartier Flamand à Wignehies. Aucun d'entre eux ne paraît en sérieux danger malheureusement, on a encore eu à déplorer, cette semaine, la mort d'une fillette de 12 ans, Héléna Danis, décédée mercredi et inhumée le lendemain.

M le maire de Wignehies a visité jeudi après-midi, en compagnie de M. le docteur Gardin, d'Avesnes, les logements du quartier Flamand. Ces messieurs ont pris de l'eau du puits qui sert à l'alimentation des locataires. Cette eau a été envoyée à Paris pour être analysée

Nous devons dire que M. Flamand a fait nettoyer complètement le puits, qu'il est prêt à le remplacer par des citernes si l'autorité le juge à propos, c'est-à-dire si l'eau envoyée à Paris est encore reconnue malsaine.

L'avis des médecins qui soignent les malades est que cette eau ne sera jamais potable. Le puits se trouve trop près de la rivière et il se produira toujours, quoi qu'on fasse, des infiltrations qui le contamineront.

Acte n°32 de l'état-civil de Wignehies

L'an 1892, le six avril à huit heures du matin, **Hélène Jeanne Marie DANIS**, âgée de 11 ans, née à Momignies, domiciliée à Wignehies, fille d'Auguste Alfred et de Marie Joséphine Dupont, est décédée en la demeure de ses parents, rue de Fourmies.

✂

### Fourmies.

Pauvre homme. - On a trouvé aujourd'hui samedi vers onze heures et demie, dans une dépendance de l'écurie de M. Remson, entrepreneur, le cadavre du nommé Monnier Jean-Baptiste, âgé de 80 ans.

Cet individu a été longtemps domestique chez Mme Vve Røeland, à la gare ; lorsqu'il ne put plus travailler, Mme Røeland le conserva par charité. Pendant six ans, son ancienne patronne le nourrit, le logea et soigna même, avec un dévouement digne d'éloges, les infirmités dont il était atteint. Naturellement, la bienfaitrice faisait en même temps des démarches pour que son protégé fut reçu à l'hospice de Fourmies, mais elle n'y put par-

venir, Monnier n'étant pas originaire de notre ville.

Il ne restait plus au vieillard qu'une belle-fille et des petits-enfants habitant Feignies. Il y a environ six mois, cette belle-fille écrivit à M<sup>me</sup> Røeland pour lui demander si son beau-père vivait encore. Ayant un fils en âge de subir le sort, elle comptait le faire exempter comme soutien de son grand père et de ses frères et sœurs.

M<sup>me</sup> Røeland se dit que puisque la belle-fille voulait tirer parti du vieillard, il n'était que juste qu'elle le prît à sa charge, et après avoir donné de nouveaux vêtements à Mounier, elle l'expédia à Feignies en lui payant son train.

Deux jours plus tard, le malheureux vieillard était de retour à Fourmies : on n'avait pas voulu le recevoir à Feignies.

J.-B. Monnier étant originaire de Fontaine-au-Bois, Mme Røeland l'expédia au maire de cette commune dans l'espoir que là on s'occuperait de lui.

Deux mois plus tard, l'octogénaire reparaissait de nouveau à Fourmies. Mendiant de porte en porte, il couchait de ci de là, dans une grange, à la Verrerie, n'importe où, d'ailleurs où il y avait un peu de paille....

Dernièrement, il tomba malade à la verrerie ; son ancienne patronne lui envoya du bouillon et d'autres aliments. Il se rétablit tant bien que mal et se remit à mendier. Il y a cinq jours, il tombait, au soir, à la porte de l'écurie de M. Remson, entrepreneur. On lui mit une paillasse dans un local attenant à l'écurie. Le lendemain il ne put se relever.

Hier soir, on fit prévenir la mairie et ce matin, deux cantonniers allant le chercher avec une civière pour le transporter chez M. Berteaux-Hourlier, aubergiste, le trouvèrent mort. Il n'y avait cependant pas longtemps qu'il avait cessé de vivre, car il était encore chaud et deux heures auparavant le domestique de M. Remson l'avait trouvé respirant encore.

Acte n°118 de l'état-civil de Fourmies

L'an 1892, le seize avril à onze heures du matin, **Jean Baptiste MONIER**, âgé de 80 ans, domestique, né à Fontaine au Bois, domicilié à Fourmies, fils de Jean Baptiste et de Marie Elisabeth Pottier, est décédé dans une remise, rue de la gendarmerie.



#### Avesnes.

Jeudi, le Tribunal d'Avesnes a été le théâtre

d'un suicide extraordinaire.

Vers une heure de l'après-midi, M. Tourdot, ancien gendarme, âgé de 43 ans, commis-greffier au tribunal, revenait avant l'heure habituelle pour reprendre son travail ; la porte du bureau étant fermée, Tourdot entra dans les cabinets où, à l'aide d'un rasoir, il se fit deux larges entailles au poignet, puis se coupa la gorge ; l'artère carotide étant entièrement tranchée, le malheureux ne tarda pas à expirer.

M. Albert Pantenier, fils du concierge du Palais, passant devant les cabinets, aperçut du sang qui coulait au-dessous de la porte. Il voulut savoir d'où ce sang provenait ; comme la porte était fermée à l'intérieur, il sa hissa sur le mur du water-closet, qui n'est pas couvert, et découvrit le corps de Tourdot affaissé sur lui-même.

Avec l'aide de M. Versinger, commis greffier il parvint à retirer le corps du suicidé pour le déposer dans le couloir du palais où M. le docteur Girard, mandé aussitôt, constata la mort.

Une dépêche annonçant la triste nouvelle a été envoyée à ses père et mère, âgés de 84 ans, qui habitent Malbouhans, près Lure (Haute-Saône).

M. Tourdot qui avait été gendarme à Trélon et à Avesnes, avait eu l'esprit frappé par les derniers attentats des anarchistes, ainsi que le constate un certificat de M. le docteur Cardin, qui l'avait visité le 2 courant ; il croyait qu'il allait être poursuivi comme complice de Ravachol, et que tout le monde le croyait l'auteur de nombreux délits. Le docteur avait engagé sa femme, fille de M. Blehain, garde champêtre à Avesnes, et ancien brigadier des douanes à Trélon, à le faire interner dans une maison de santé, mais cette dame ne pouvant croire à la folie de son mari, n'en avait malheureusement rien fait ; elle reste veuve avec un petit garçon de 13 ans environ.

Acte n°43 de l'état-civil d'Avesnes

L'an 1892, le vingt et un avril à deux heures du soir, **Jules Célestin Hortense TOURDOT**, âgé de 44 ans, employé, né à Malbouhans, domicilié à Avesnes, époux d Claudia Bléhain, est décédé au lieu-dit « la Petite place ».



#### Liessies.

on a retrouvé mercredi (4 mai) dans le bois

de Belleux le cadavre de la femme Catherine Dufosset, de Liessies.

Cette femme était allée ramasser du bois mort dans la forêt ; mercredi, comme elle n'était pas rentrée, on s'est mis à sa recherche, mais quand on l'a retrouvée, elle avait cessé de vivre.

Acte non trouvé.



### **Anor.**

Un grand nombre de personnes ont assisté mercredi aux funérailles de M. Draguet, soldat au 127<sup>e</sup> de ligne à Valenciennes, revenu en convalescence chez ses parents, à Anor, et décédé au milieu d'eux lundi à 10 heures du matin.

M. Draguet était âgé de 23 ans. Avant de partir pour le régiment, il était agent en douanes à la gare d'Anor. Aussi tous les employés de cette administration s'étaient-ils cotisés pour l'achat d'une magnifique couronne. Une autre couronne avait été offerte par la société philharmonique d'Anor, dont le défunt faisait partie avant son incorporation et qui assistait en corps à l'enterrement. Une troisième couronne avait été achetée par la jeunesse d'Anor, qui a monté ainsi dans quelle estime elle tenait Auguste Draguet.

M. Draguet père est voiturier et habite le quartier Poulet.

Parti le 13 novembre 1890 pour le 127<sup>e</sup> RI, il sera élève musicien en octobre de l'année suivante. Il est réformé le 8 avril 1892 pour bronchites chroniques.

Acte n°45 de l'état-civil d'Anor

L'an 1892, le neuf mai à huit heures du matin, Ernest Claude DRAGUET, âgé de 22 ans, agent des douanes, né le 15 décembre 1869 à Anor, y domicilié, célibataire, fils d'Adolphe Arnould Florent Joseph Claude et de Marie Doré, est décédé en la demeure de ses parents, quartier Poulet.



### **Anor.**

Un enfant de 5 ans, Jules Jacquet, fils de marchands, forains installés sur la place d'Anor à l'occasion de la fête communale, est mort, mardi à une heure de l'après-midi, dans des circonstances peu communes. La veille, vers 7 heures du soir, ayant soif, il avait pris la cafetière sur un réchaud au gaz et s'étant

introduit le tube dans la bouche, il s'était versé du café bouillant.

A ses cris, ses parents étaient accourus et avaient immédiatement envoyé chercher un médecin ; mais l'enfant était gravement brûlé dans l'estomac, à la gorge et les soins les plus pressés ne purent que prolonger sa vie de quelques heures. Il est, mort après avoir enduré les plus atroces souffrances.

On l'a reconduit mercredi à Buironfosse où ses parents sont domiciliés et où il a été inhumé.

Acte n°45 de l'état-civil d'Anor

L'an 1892, le dix mai à une heure du soir, **Jules JACQUET**, âgé de 5 ans, né à Fontaine les Vervins, domicilié à Buironfosse, fils de Célestin et d'Adèle Hainaut, est décédé en une maison sise sur la place.



### **Fourmies.**

Enfant écrasé. — Un terrible accident est arrivé jeudi un peu avant midi. dans la rue de la Verrerie. M. Roger Hairion, domestique chez MM. L. Levasseur et Cie, filateurs, revenait du Conditionnement avec un camion chargé amplement d'une caisse et attelé de deux chevaux qui trottaient.

Par extraordinaire il n'y avait alors aucun enfant dans la rue. A la hauteur d'un logement de la rue de la Verrerie portant le numéro 13 et occupé par les époux Joseph Dumont, l'attention du voiturier fut attirée par un chien venant vers son attelage. Au même moment, la fille des époux Dumont, une enfant de 21 mois, sortait du corridor de la maison paternelle, s'élançait pour traverser la rue et allait se jeter sur le camion dont la roue de derrière lui passa sur le milieu du corps.

M. Hairion ne s'étant aperçu de rien, continuait sa route. A l'entrée de la rue de la Verrerie, il s'arrêta, quelqu'un lui ayant crié qu'il venait d'écraser un enfant.

L'accident avait eu deux témoins. Une voisine des époux Dumont, Mme Petit-Masson, avait vu l'enfant s'élancer vers le camion. Elle courut relever la pauvre petite fille et la porta chez elle. Mme Dumont, qui vaquait aux soins de son ménage, n'avait rien vu. On la prévint avec tous les ménagements possibles, mais on conçoit quelle fut sa douleur, lorsqu'elle se trouva en présence de son enfant qui ne faisait plus aucun mouvement et qui, 20 minutes après, rendait le dernier soupir. La

pauvre petite ne portant aucune blessure elle a dû succomber par suite d'hémorragies internes.

Le second témoin, M. Raucourt, ouvrier à la Savonnerie, chargeait des cuvelles à savon, chez M. Lambert, épiciers. Il a déclaré avoir vu, avant le passage du camion, un enfant sur la rue.

Ajoutons qu'aussitôt mis au courant de ce qui s'était passé, M. Levasseur s'est offert à couvrir tous les frais.

Les époux Dumont qui, dernièrement, en une huitaine, ont perdu deux autres enfants, sont dans la plus grande désolation et ceux qui les connaissent les plaignent de tout leur cœur.

Acte n°149 de l'état-civil de Fourmies

L'an 1892, le dix neuf mai à douze heures du matin, **Marie Louise Constance DUMONT**, âgée d'un an, née à Courcy (Marne), fille de Joseph et de Marie Louise Régnier, est décédée en la demeure de ses parents, rue des Verreries.

☞

### Etrœungt.

Lebeau Louis Hector, jeune homme de 22 ans, a été condamné à mort le 21 mai 1892 par la Cour d'Assises du Nord pour avoir tué son aïeul, Lebeaux Louis Hector.

Après une courte délibération, il est condamné à la peine de mort, l'exécution devant avoir lieu sur l'une des places d'Avesnes.

L'arrêt porte que le condamné sera conduit sur cette place, pieds nus, en chemise, la tête couverte d'un voile noir, et qu'il sera exposé sur l'échafaud pendant que l'huissier lira l'arrêt de condamnation.

Sa peine de mort a été commuée en celle de travaux forcés à perpétuité et envoyé en Guyane (voir bulletin n° 36).

Acte n°113 de l'état-civil d'Etrœungt

L'an 1891, le vingt deux novembre à une heure du matin, **LEBEAUX Louis Hector**, ancien boulanger, rentier, âgé de 81 ans, né à Marly, domicilié à Anor, fils de Noë et de Marie Catherine Brihaye, époux de Cruse Amante Misinaque, est décédé en sa demeure, hameau de la Pairée.

☞

### Sains du Nord.

Le sieur Boez Edmond, demeurant place Montfort à Sains du- Nord, eut avec sa

femme, dans la matinée du jeudi de l'Ascension, une discussion à la suite de laquelle il se rendit à son grenier. Au bout d'un certain temps, ne le voyant pas descendre et ne l'entendant pas marcher, Mme Boez alla voir ce qu'il faisait. Elle le trouva pendu. Des voisins accoururent à ses cris mais ce fut en vain qu'on essaya de rappeler à la vie le malheureux Boez qui n'avait que 80 ans et était père d'une fillette de sept ans.

Acte n°29 de l'état-civil de Sains du Nord

L'an 1892, le vingt et six mai à douze heures du matin, Edmond Jean Baptiste BOEZ, âgé de 30 ans, journalier, né à Maroilles et domicilié à Sains du Nord, fils de Victor et de Arselline Virginie Cail, époux de Marie Arsène Flore Lavaquerie, est décédé en cette commune, lieu dit « croisade Montfort ».

☞

### Anor.

Un homme tué à la gare. — Un accrocheur de la gare d'Anor, le sieur Jordan André-Joseph, était chargé hier vendredi, vers 9 heures du soir, d'accrocher un wagon à un train de marchandises en destination de la Belgique. La queue de ce train était formée d'un wagon plat, sur lequel se trouvaient des pierres de construction ; l'une de ces pierres débordait d'environ 15 centimètres en arrière.

Après avoir donné le signal du refoulement, Jordan se plaça au milieu de la voie, afin de procéder à l'accrochage. Il n'avait sans doute pas fait attention à la pierre qui débordait ou peut être comptait-il que le choc la ferait rentrer sur la plate-forme.

Toujours est-il que le malheureux eut la tête prise entre la dite pierre et le porte disque du wagon qu'il était chargé d'accrocher.

Un autre accrocheur, le sieur Meunier Léon, qui se trouvait à proximité, vint relever son collègue, dont la mort avait été instantanée.

L'infortuné Jourdan était né à Lompret (Nord), le 19 juillet 1816, et était au service de la Compagnie du Nord depuis 24 ans. Il laisse une veuve et un enfant de 15 à 16 ans.

Acte n°54 de l'état-civil d'Anor

L'an 1892, le dix juin à neuf heures du soir, **André Joseph JORDAN**, âgé de 43 ans, homme d'équipe au chemin de fer, domicilié à Anor, né à Lompret (Belgique), marié à Jilienne Grégorinne Lefèvre, fils de Marie Barbe Jordan, est décédé rue d'Hirson

## REGISTRES MATRICULES DE L'ANCIEN RÉGIME ET DE LA PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE

Soldats natifs de l'Avesnois, classement chronologique par communes— suite

HAUTIER Jean Baptiste Joseph, né le 22/03/1794 à Maubeuge, fils de Pierre Joseph et de Marie Josèphe LEFEBVRE ; 12e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/ GR 21 YC 109, page 15, matricule 8469.

HIROUX Charles Joseph, né le 11/10/1794 à Maubeuge, fils de Philippe Joseph et de Catherine DEBRY ; 72e régiment d'infanterie de ligne, côte SDH/GR21YC596, page 130, matricule 12162.

HOUSSIERE Martin Denis, né le 12/06/1794 à Maubeuge, fils de Jacques et de Jeanne CHARMAGNE ; Régiment des pupilles, côte SHD/GR 20 YC 109, page 268, matricule 7755.

HUVENOIT Hubert Augustin, né le 03/11/1793 à Maubeuge, fils de Juvénal et de Marie Anne LEPAYE ; Régiment des pupilles, côte SHD/GR 20 YC 109, page 267, matricule 7754.

JONART Pierre Joseph, né le 09/02/1789 à Maubeuge, fils de François et de Henriette LARUELLE ; Régiment de l'Île de Walcheren, côte SHD/GR 21 YC 896, page 475, matricule 5840.

LACOUR Charles, né le 04/11/1779 à Maubeuge, fils de Ange et de Catherine MANFROY ; 20e Régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 180, page 425, matricule 2553.

LACROIX Dominique, né le 25/10/1791 à Maubeuge, fils de Joseph et de Aldegonde LEMERSE ; 15e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/ GR 21 YC 137, page 105, matricule 10211.

LACROIX Dominique, né le 25/10/1791 à Maubeuge, fils de Joseph et de Aldegonde LEMERSE ; 25e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 230, page 457, matricule 6321.

LADRIERE Joseph hilaire clovis, né le 28/06/1793 à Maubeuge, fils de Isidore et de

Thérèse LAVILLER ; Régiment de grenadiers à cheval de la garde des consuls, côte SHD/GR 20 YC 137, page 211, matricule 1027.

LADRIERE Joseph hilaire clovis, né le 28/06/1793 à Maubeuge, fils de Isidore et de Thérèse LAVILLER ; Régiment de grenadiers à cheval de la garde des consuls, côte SHD/GR 20 YC 136, page 722 & 723, matricule 3679.

LALOUX François Xavier Adrien Félix Constant, né le 30/10/1790 à Maubeuge, fils de Hermand Florent et de Marie Barbe DERBAIX ; Elites du corps des chasseurs à cheval, côte SHD/GR 20 YC 147, page 108, matricule 516.

LALOUX Nicolas Théodore François Ghilin, né le 13/04/1786 à Maubeuge, fils de Florent Hermand François Joseph et de Marie Barbe DERBAIX ; 46e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 393, page 136, matricule 3787.

LALOUX Philippe Octave Marie, né le 28/11/1789 à Maubeuge, fils de Florent Hermand François et de Marie Barbe DERBAIX ; 2e régiment de voltigeurs, côte SHD/GR 20 YC 63, page 23, matricule 104.

LALOUX Philippe Octave Marie Walbert, né le 28/11/1789 à Maubeuge, fils de Philippe Octave Marie Walbert et de Marie Barbe DERBAIX ; Régiment de fusiliers chasseurs, côte SHD/GR 20 YC 49, page 439, matricule 2615.

LAMBERT François, né le 31/05/1794 à Maubeuge, fils de Jean et de Aldegonde CARLIER ; Régiment des pupilles, côte SHD/GR 20 YC 108, page 94, matricule 3735.

LEBEAU Jean Baptiste, né le 27/01/1781 à Maubeuge, fils de Nicolas et de Anne LIENARD ; 93e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 692, page 22, matricule 106.

LEBON Joseph, né le 30/12/1786 à Maubeuge, fils de François et de Catherine MEN-

TION ; Régiment de chasseurs à cheval, côte SHD/GR 20 YC 143, page 152, matricule 1838.

LEBON Joseph, né le 30/12/1786 à Maubeuge, fils de François et de Catherine MENTION ; Gendarmes d'ordonnance à pied et à cheval de la Garde, côte SHD/GR 20 YC 134, page 58, matricule 339.

LEBON Joseph, né le 30/12/1786 à Maubeuge, fils de François et de Catherine MENTION ; Régiment de chasseurs à cheval, côte SHD/GR 20 YC 144, page 109, matricule 522.

LEBON Louis, né le 21/03/1789 à Maubeuge, fils de François et de Catherine Joseph MENTION ; Régiment de chasseurs à cheval, côte SHD/GR 20 YC 143, page 143, matricule 1793.

LEBON Louis, né le 21/03/1789 à Maubeuge, fils de François et de Catherine Joseph MENTION ; Gendarmes d'ordonnance à pied et à cheval de la Garde, côte SHD/GR 20 YC 134, page 41, matricule 238.

LECOMTE Pierre François, né le 28/06/1770 à Maubeuge, fils de André et de Françoise BAUSSART ; Gendarmes d'élite, côte SHD/GR 20 YC 133, page 173, matricule 1009.

LECOMTE Pierre François, né le 28/06/1770 à Maubeuge, fils de André et de Françoise BAUSSART ; Gendarmerie d'élite de la garde des consuls, côte SHD/GR 20 YC 4, page 205, matricule 1009.

LEFEBVRE François Joseph, né le 14/09/1786 à Maubeuge, fils de et de Louise LEFEBVRE ; 69e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 575, page 311, matricule 7654.

LEFEVRE Pierre Joseph, né le 17/06/1771 à Maubeuge, fils de Jean Baptiste et de Françoise BOURGUAN ; 103e régiment d'Infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 751, page 81, matricule 451.

LEJEUNE Fidèle François, né le 27/04/1789 à Maubeuge, fils de Joseph et de Robertine BERTAUX ; 182e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 671, page 259, matricule 12953.

LEJEUNE Louis Joseph, né le 08/04/1787 à Maubeuge, fils de Joseph et de Robertine BERTAUX ; 25e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 230, page 142, matricule 4431.

LEMOINE Nicolas Joseph, né le 10/02/1789 à Maubeuge, fils de François et de Marie Joseph MEUNIER ; 13ème régiment de voltigeurs de la garde impériale, côte SHD/GR 20 YC 96, page 88, matricule 3500.

LESPERE André Félix, né le 13/11/1780 à Maubeuge, fils de Joseph Romain et de Marie Adrienne MAIZIÈRE ; Chasseurs à pied. 1799-1815 , côte SHD/GR 20 YC 48, page 177, matricule 1038.

LOISEAU François Joseph, né le 20/09/1781 à Maubeuge, fils de Jean Baptiste et de Marie Joseph HULIN ; 39e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 342, page 169, matricule 994.

LOISEAU François Joseph, né le 20/09/1781 à Maubeuge, fils de Jean Baptiste et de Marie Joseph HULIN ; 37e régiment d'infanterie de ligne , côte SHD/GR 21 YC 348, page 11, matricule 47.

LOMBART Adrien Damas, né le 09/12/1786 à Maubeuge, fils de Gabriel et de Jeanne LEMIRE ; 82e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 642, page 479, matricule 2386.

LOMBART Adrien Damas, né le 09/12/1786 à Maubeuge, fils de Gabriel et de Jeanne LEMIRE ; 86e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 666, page 442, matricule 2627.

LUCAS Charles, né le 25/02/1797 à Maubeuge, fils de Simon et de Rosalie DURIEUX ; Régiment des pupilles, côte SHD/GR 20 YC 108, page 94, matricule 3739.

LUCE DUMESNIL François Maurice, né le 06/03/1778 à Maubeuge, fils de Édouard et de Ferdinande HENNET de COURTEFOY ; Gendarmes d'ordonnance à pied et à cheval de la Garde, côte SHD/GR 20 YC 134, page 47, matricule 276.

MAGNUS Adrien Toussaint, né le 31/10/1794

à Maubeuge, fils de Théodore Michel et de Marie Thérèse GRIMART ; 72e régiment d'infanterie de ligne, côte SDH/GR21YC596, page 130, matricule 12161.

MAILLET Hommebon Fidel, né le 13/11/1788 à Maubeuge, fils de Louis Maximilien et de Séraphine DELTONNE ; 60e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 503, page 199, matricule 5965.

MAITREPIERRE André, né le 02/02/1782 à Maubeuge, fils de Antoine et de Angélique PARIS ; 25e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 232, page 57, matricule 8723.

MAITREPIERRE Antoine Maximilien, né le 12/02/1770 à Maubeuge, fils de Athanase et de Marie Michelle RAMEZ ; 103e régiment d'Infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 751, page 39, matricule 199.

MALLET Antoine Bénoni Joseph, né le 21/06/1789 à Maubeuge, fils de François et de Albertine CALLIN ; Artillerie à pied de la garde impériale, côte SHD/GR 20 YC 180, page 200, matricule 975.

MALLET Séraphin, né le 31/12/1781 à Maubeuge, fils de François et de Albertine CALIN ; 19e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 170, page 392, matricule 2333.

MARTHE Louis, né le 16/01/1786 à Maubeuge, fils de Simon Hubert et de Catherine LEHOUX ; 88e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 675, page 133, matricule 771.

MARTIN François, né le 08/05/1793 à Maubeuge, fils de Joseph et de Thérèse DRAGUET ; 21e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 194, page 34, matricule 6155.

MATTON Etienne Joseph Augustin, né le 24/09/1787 à Maubeuge, fils de Théodore Constant et de Marie Pélagie Josephe CAMBRELIN ; 25e demi-brigade d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 229, page 151, matricule 2685.

MAUBAN Jean Baptiste Joseph, né le 22/12/1793 à Maubeuge, fils de Jean Baptiste et de Agathe MONCHEUR ; 12ème régiment

de voltigeurs, côte SHD/GR 20 YC 93, page 173, matricule 1004.

MICHEL André, né le 04/12/1788 à Maubeuge, fils de Savinien Henri Denis et de Jeanne Joseph GIVET ; 60e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 503, page 198, matricule 5964.

MICHENAUX Élie Jean, né le 20/03/1793 à Maubeuge, fils de Charles et de Philiberte FERMINET ; 25e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21YC238, page 266, matricule 1572.

MICHENAUX Jean Elie, né le 20/03/1793 à Maubeuge, fils de Charles et de Philiberte FERMINET ; 28e Régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 264, page 132, matricule 763.

MICHENAUX Jean Élie, né le 20/03/1793 à Maubeuge, fils de Charles et de Philiberte FERMINET ; 13ème régiment de voltigeurs de la garde impériale, côte SHD/GR 20 YC 96, page 91, matricule 3517.

MICHENAUX Louis Elisée, né le 15/11/1786 à Maubeuge, fils de Charles Joseph et de Philiberte FERMINE ; Infanterie. 9ème régiment de voltigeurs, côte SHD/GR 20 YC 87, page 303, matricule 1787.

MONBOUCHER Louis Joseph, né le 26/05/1788 à Maubeuge, fils de Louis et de Françoise WALLERAND ; 119e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD-GR21\_YC\_844, page 362, matricule 2163.

MONBOUCHER Louis Joseph, né le 26/05/1788 à Maubeuge, fils de Louis et de Françoise WALLERAND ; 72e Régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 592, page 300, matricule 4780.

NASSE Louis, né le 14/08/1783 à Maubeuge, fils de Denis Joseph et de Françoise MEURISSE ; 119e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD-GR21\_YC\_844, page 272, matricule 1624.

NASSE Louis, né le 14/08/1783 à Maubeuge, fils de Denis Joseph et de Françoise MEURISSE ; 72e Régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 592, page 239, matricule

4412.

NAVARRE Bénoni Joseph, né le 11/08/1791 à Maubeuge, fils de Jean François et de Marie DONEUX ; 14ème régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 126, page 281, matricule 9465.

NICAISE Charles André, né le 14/06/1781 à Maubeuge, fils de André et de Marie Thérèse MANFROY ; Compagnie d'armuriers de la garde impériale, côte SHD/GR 20 YC 202, page 11, matricule 44.

NUÉE Pierre Benoît, né le 27/03/1774 à Maubeuge, fils de Charles et de Marie Catherine DRUGMANNE ; Génie. Compagnie de sapeurs mineurs de la garde impériale, côte SHD/GR 20 YC 204, page 10, matricule 22.

PARISSE Louis Joseph, né le 08/02/1789 à Maubeuge, fils de Joseph et de Françoise Eugénie QUENTIN ; Artillerie à cheval de la garde impériale, côte SHD/GR 20 YC 187, page 82, matricule 383.

PAYEN Auguste, né le 09/02/1771 à Maubeuge, fils de Jean Baptiste et de Marie Philippe PARDOUX ; 103e régiment d'Infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 751, page 76, matricule 425.

PAYEN Louis Adrien, né le 04/05/1780 à Maubeuge, fils de Nicolas et de Marie DURIGNEUX ; Chasseurs à pied voltigeurs de la jeune garde impériale, côte SHD/GR 20 YC 55, page 209, matricule 1213.

PETIT Théophile, né le 28/10/1775 à Maubeuge, fils de Laurent et de Catherine BAURAIN ; 23e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 209, page 140, matricule 811.

PETIT Théophile, né le 28/10/1776 à Maubeuge, fils de Laurent et de Catherine BEAURAIN ; 1er régiment de grenadiers à pied, côte SHD/GR 20 YC 6, page 29, matricule 5968.

PETIT Théophile, né le 28/10/1775 à Maubeuge, fils de Laurent et de Catherine BAURING ; 23e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 217, page 49, matricule 272.

PETIT Théophile, né le 28/10/1775 à Maubeuge, fils de Laurent et de Catherine BAURING ; 1er régiment de grenadiers à pied, côte SHD/GR 20 YC 7, page 565, matricule 2801.

PILLON Casimir, né le 29/09/1794 à Maubeuge, fils de Jacques et de Catherine MONBOUCHER ; Régiment des pupilles, côte SHD/GR 20 YC 108, page 94, matricule 3738.

POPULAIRE Auguste Joseph, né le 12/11/1784 à Maubeuge, fils de Pierre et de Catherine CARNIAUX ; 19e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 170, page 94, matricule 543.

POPULAIRE Pierre Joseph, né le 05/09/1785 à Maubeuge, fils de Pierre et de Catherine CARNIAUX ; 72e Régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 592, page 55, matricule 3309.

POUPLIER François Joseph, né le 03/09/1785 à Maubeuge, fils de Antoine et de Marguerite COLSON ; 43e Régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 367, page 209, matricule 7229.

QUIVY Étienne Benoît Joseph, né le 10/07/1790 à Maubeuge, fils de Étienne et de Thérèse BOURLA ; 2e régiment de voltigeurs, côte SHD/GR 20 YC 63, page 257, matricule 1508.

QUIVY Étienne Benoît Joseph, né le 10/07/1790 à Maubeuge, fils de Étienne et de Thérèse BOURLA ; Régiment de fusiliers chasseurs, côte SHD/GR 20 YC 50, page 20, matricule 3775.

QUIVY Étienne Joseph Benoît, né le 10/07/1790 à Maubeuge, fils de Étienne et de Thérèse BAUDELA ; Dépôt des conscrits chasseurs, côte SHD/GR 20 YC 120, page 126, matricule 720.

RAZÉ Jean Charles, né le 12/09/1795 à Maubeuge, fils de Charles et de Madeleine CERAN ; Bataillon d'Instruction des grenadiers à pied, côte SGDH/GR 20 YC 3bis, page 234, matricule 1372.

RINCHEVAL Jean Baptiste Ghislain, né le

06/10/1773 à Maubeuge, fils de ghislain et de Marie Thérèse MACARET ; Gendarmerie d'élite de la garde des consuls, côte SHD/GR 20 YC 4, page 255, matricule 1259.

ROQUINT Joseph Damas, né le 06/08/1788 à Maubeuge, fils de Antoine et de Marie Joseph FISTER ; 1er bataillon auxiliaire d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 889, page 212, matricule 1247.

ROQUINT Joseph Damas, né le 06/08/1788 à Maubeuge, fils de Antoine et de Marie Joseph FISTER ; 72e Régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 592, page 252, matricule 4494.

ROUSSEAU Henry Joseph Agatange, né le 19/04/1777 à Maubeuge, fils de Nicolas Simon et de Jeanne Joseph BAILLON ; 140e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 930, page 63, matricule 3338.

ROUSSEL Thomas Charles, né le 15/03/1786 à Maubeuge, fils de Charles et de Julie HORNET ; 39e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 343, page 68, matricule 3389.

ROYAL Auguste Joseph, né le 06/11/1785 à Maubeuge, fils de Pierre et de Marie Françoise HUVENOIT ; Infanterie. 9ème régiment de voltigeurs, côte SHD/GR 20 YC 87, page 301, matricule 1776.

RUINAY Dominique, né le 15/09/1796 à Maubeuge, fils de Pierre et de Thérèse DUBUS ; Infanterie. 7ème régiment de voltigeurs, côte SHD/GR 20 YC 82, page 48, matricule 253.

STOUDER Philippe, né le 23/04/1786 à Maubeuge, fils de Henri et de Marie GIVET ; 72e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 593, page 57, matricule 5119.

TELLIER Louis Joseph Théodore, né le 16/10/1792 à Maubeuge, fils de Théodore et de Françoise VIEVILLE ; 96e Régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 720, page 381, matricule 5265.

THIEBAUT Joseph Constant, né le 14/12/1787 à Maubeuge, fils de Charles et de Marie Catherine CLOUEZ ; 85e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 658, page 388, matricule 5905.

TROYAUX Augustin, né le 21/10/1781 à Maubeuge, fils de Joseph et de Marie Anne JOSSELET ; Compagnie d'armuriers de la garde impériale, côte SHD/GR 20 YC 202, page 11, matricule 46.

TROYAUX Édouard Joseph, né le 14/11/1787 à Maubeuge, fils de Joseph Constant et de Camille DUTHY ; 72e Régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 592, page 78, matricule 3445.

VAUCLIN François, né le 19/03/1771 à Maubeuge, fils de Robert et de Elisabeth Angélique CHAMILIAR ; Chasseurs à pied. 1799-1815 , côte SHD/GR 20 YC 44, page 394, matricule 2323.

VILGRAIN Joseph Florent, né le 18/05/1783 à Maubeuge, fils de Joseph et de Aldegonde BURY ; 39e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 342, page 169, matricule 993.

WILHEM Jean, né le 08/07/1787 à Maubeuge, fils de Conrad et de Julienne WIRDENSONIN ; Corps royal de grenadiers de France, côte SHD/GR 20 YC 13, page 438, matricule 2540.

FAUQUET Étienne Joseph, né le 29/06/1786 à Neuf Mesnil, fils de Pierre Joseph et de Marie Philippine FILEURE ; 86e régiment d'infanterie de ligne, côte SHD/GR 21 YC 666, page 442, matricule 2625.

Toute copie même partielle est interdite sans autorisation de l'auteur et du responsable de publication.

Responsable de la publication : Alain Delfosse